

ÉDITIONS 303

REVUE DE PRESSE 2019

France 3, ArtOtech, entretien avec Aurélie Guitton, 4 décembre 2019.

<https://vimeo.com/377249815>





Dimanche 01 décembre 2019 16:37 - Nantes

Nantes. Les éditions 303 bradent



 J'aime 0 

Les éditions 303 publient depuis 1984. © DR

Lundi 2 décembre, revues et ouvrages de la maison d'édition culturelle régionale sont proposés à petits prix.

303 (somme des nombres des cinq départements de la région) est la revue culturelle de la région des Pays de la Loire. Cette revue trimestrielle aborde à chaque fois un thème, celui-ci étant présenté par des écrivains, journalistes, chercheurs ou professionnels connus et reconnus. 303 éditions s'impose comme la maison d'édition et de diffusion sur le patrimoine régional et la création contemporaine.

Le café pédagogique

Toute l'actualité pédagogique sur internet

[L'enseignant](#)

[Le système](#)

[La recherche](#)

[La classe](#)

[L'élève](#)

[Accueil](#) > [L'expresso](#)

L'EXPRESSO

[Voir le forum](#) | [Réagir sur le](#)

Rêver l'école



Et si l'avenir de l'Ecole c'était Freinet, Montessori, Freire, Illitch ou Lapassade ? C'est ce que veut croire ce nouveau numéro de la revue 303, surfant sur une mode bien actuelle. 303 c'est la somme des départements de la région Pays de la Loire. Mais ce numéro 155 de la revue dépasse largement le cadre régional. Il dresse un portrait de Marie Pape-Carpetier, revient sur la naissance des aires de jeux, donne la parole aux Cemea ou encore au lycée expérimental de Saint Nazaire. Un beau numéro dont certains articles mettent quand même au même niveau des démarches pédagogiques solides et des mouvements sectaires.

[Editions 303](#)

Par fjarraud , le mardi 22 janvier 2019.

Une autre école



Jules Ferry dépassé? Les pédagogies alternatives et les écoles Freinet, Steiner ou Montessori ont le vent en poupe. La revue régionale 303 en explore quelques-unes au fil d'un numéro qui revient sur l'histoire de ces pédagogies et les heurts qu'elles ont pu connaître.

Un entretien avec l'universitaire Laurent Lescouarch, spécialiste des sciences de l'éducation, ap-

porte en particulier un précieux éclairage sur les courants de « l'éducation nouvelle » : le courant « libertaire » (l'adulte n'a pas plus de pouvoir que l'enfant), les approches dans la sillage de la psychiatre Maria Montessori (les plus compatibles avec l'école traditionnelle) et enfin, les « pédagogies coopératives » (école Freinet).

Autre versant de cette contre-culture, le Lycée expérimental de Saint-Nazaire où le dessinateur Olivier Josso Hamel a passé une journée qu'il illustre sur trois pages : « [...] trop court pour parcourir son champ entier, mais assez pour en mesurer l'étendue, sans cesse réinventée. » ■

Revue 303. Arts, recherches, créations, « Rêver l'école. Contre-cultures pédagogiques », n° 155, janvier 2019, 98 pages, 15 €.

303, revue culturelle
des Pays-de-loire, N°154,
**Croyances populaires
et rites magiques**
98 p., 15 €



Couverture carton, en papier dur, photos revalorisées, textes aussi, autour du thème de ce numéro sur les croyances populaires et les rites magiques, pour un dossier mené par la critique d'art Eva Prouteau et le chercheur indépendant Philippe Gilbert. Les insaisissables dames blanches (dont celle qui défraya la chronique en Vendée en 1982, sans oublier celles de Brest et de Pavalasles-Flots à la même époque) sont mises en avant, sans oublier Mélusine, qui promène son spleen dans l'eau des fontaines moussues.

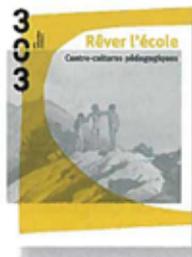
Parapsychologie, champs magnétiques, culte des pierres, médiums, guérisseurs (deux interviews), sorcières, chimères... les croyances et les rituels magiques sont décorsetés, d'autant que ces croyances ne sont pas essoufflées. On appréciera l'entretien donné à l'auteur et conteur Yannick Jaulin. Le Vendéen natif d'Aubigny a démarré sa « carrière » par des collectes d'histoires, de chansons et de souvenirs où le merveilleux n'est jamais loin.

Le tout est un boulot superbe et ce numéro « collector ».



PhilG

303, N° 155,
Rêver l'école
Contre-cultures pédagogiques
98 p., 15 €



Notre école serait malade ? Elle laisse trop d'enfants sur le bord de la route et aurait oublié sa mission de creuset républicain.

On se prend à rêver au bon vieux temps des « husards de la république ». Et on se tourne volontiers vers d'autres manières d'enseigner. C'est à un voyage vers d'autres pédagogies que 303 invite, en compagnie de « rêveurs d'école » qui ont sûrement beaucoup à nous apprendre. Elise et Célestin Freinet, Maria Montessori, Marie Pape-Carpantier, et d'autres sont là pour accompagner cette envie d'éducation nouvelle. Un long chapitre raconte « le goût de la cogestion » et ses réussites au lycée expérimental de Saint-Nazaire.

« Poursuivons cette histoire d'un monde qui donnerait aux parents l'envie de retourner à l'école aux côtés de leurs enfants pour rêver ensemble » écrit Géraldine Gourbe dans son éditorial.

Y. V.

Les nouveautés du Centre vendéen de recherches historiques



Au cours de l'année 2018, ce ne sont pas moins de six titres qui sont venus enrichir le catalogue, déjà conséquent, du Centre vendéen de recherches historiques. Histoire et patrimoine de la Vendée se mêlent dans une grande diversité de sujets et d'époques. Cette année du Centenaire de la fin de la guerre 1914-1918 a vu deux de ces titres labellisés par la Mission du Centenaire. Jean Artarit, un destin, par Jean Artarit présente, plus d'une biographie du grand homme, une analyse de ses choix tout au long de sa carrière à travers les rapports qu'il entretenait avec ses origines, sa famille et notamment son père. Les monuments aux Morts de la guerre 1914-1918 en Vendée, la mémoire des pierres, par Florence Regourd, analyse les enjeux multiples, artistiques, financiers et politiques, qui se sont cristallisés autour de ces édifices mémoriels.

Il est aussi question de mémoire dans Le chemin de croix du bon larron, de Maurice de La Pintièrre, avec des textes d'Yves Viollier qui dialoguent avec les dessins du grand artiste, témoignage bouleversant de son expérience des camps de la mort. Il est également question de patrimoine à travers le parcours de Pierre Nivelles, un évêque ami des arts, par Jean-François Tessier, Julien Bourreau et Marie-Thérèse Réau ; un livre qui montre les liens de cet évêque de Luçon au XVIIe siècle avec le milieu des artistes et la manière dont il a soutenu leur action, voire y a participé lui-même.

Par ailleurs, deux parcours sont mis à l'honneur, très différents par leur impact et leur époque. Richelieu, de Luçon à La Rochelle, 1618-1628, ouvrage collectif coordonné par Françoise Hildesheimer, donne un coup de projecteur sur cette décennie au cours de laquelle le cardinal-ministre est passé de l'exil à la pleine lumière, forgeant une pensée politique qui fait encore des émules de nos jours. Quant aux Lettres de Pierre Renou, soldat de Napoléon III, présentées par votre serviteur, elles donnent à voir d'une part ce que fut le parcours d'un modeste garçon parti au service militaire pendant cinq ans ; d'autre part, la vie quotidienne de ses proches du Marais poitevin, paysans dans le Marais poitevin au milieu du XIXe siècle.

2019 a déjà commencé sur les chapeaux de roues avec la publication de La Mer, l'aventure, actes de la journée d'études tenue en 2015 aux Sables d'Olonne sur l'aventure des gens de mer et les risques auxquels ils sont confrontés. Sans oublier la parution du numéro 23 de Recherches vendéennes dans lequel une vingtaine de spécialistes analyse certains pans de sept siècles d'histoire des diocèses de Maillezais et de Luçon.

Yannis Suire
Directeur du CVRH
www.histoire-vendee.com

• **La mer, revue 303.**

Une trentaine d'articles, du rivage au grand large, pour ce volumineux hors-série, et autant d'éclairages sur la richesse du patrimoine et de la vie maritime des pays de la Loire, des fouilles archéologiques des vestiges gallo-romains de Rezé au Vendée Globe.

Éditions 303, 256 p., 28 €.

Place Publique, #70, Printemps 2019, avril 2019

Bain de mer



Embarquement immédiat avec 303, la revue régionale dont le numéro hors-série publié en avril est dédié à la mer, avec Thierry Pelloquet, conservateur en chef du patrimoine, à la barre. « Du rivage au littoral », « Les ports », « Les marins » et « Grand large » déclinent les regards, les angles et les époques sur l'eau salée.

Chacun peut choisir son escale : que ce soit « Les sept vies d'un grand port maritime » racontées par le journaliste Philippe Dossal, les modèles de pales d'hélice de la Nantaise de Fonderies, collection unique, patrimoine confié à la Métropole ou encore le vêtement de marin aujourd'hui parfaitement citadin. ■

Revue 303 Arts, recherches, créations. « La mer », n° 156, 254 pages, 28 €.

Le Télégramme

<https://www.letelegramme.fr/livres/a-lire/revue-303-du-crime-de-la-mer-et-de-l-estuaire-de-la-loire-28-07-2019-12334915.php>

Revue 303. Du crime, de la mer et de l'estuaire de la Loire

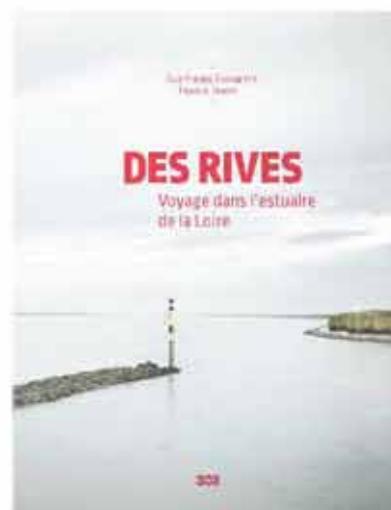
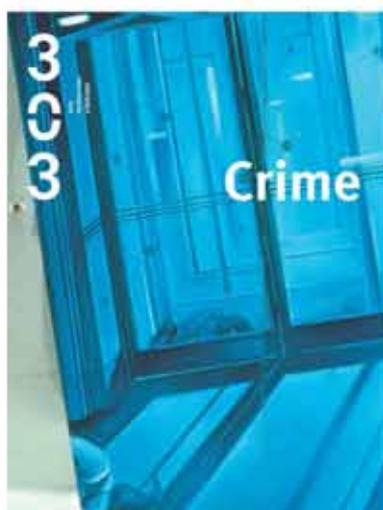
Publié le 28 juillet 2019 à 06h00

Berthold Blies

303 a récidivé en juin, avec un opus consacré au crime, qui donne le frisson. Sur les bancs de ce tribunal des flagrants désirs, on croise Landru, une éditrice de Rivages noir, un fait-diversier, les sœurs Papin ou encore Georges Courtois, qui défraya la chronique en effectuant, en 1985, une prise d'otages au palais de justice de Nantes. Quelques années après sa sortie de prison, il devint... chroniqueur judiciaire.

On ne se lasse pas de recevoir, comme des cadeaux que nous adresserait un ami tout d'élégance et de sûreté du goût, les livraisons de 303, cette ambitieuse revue consacrée à la vaste région des Pays de Loire. On ne sait trop ce qui, de sa pertinence éditoriale récurrente ou de sa capacité à nous surprendre encore et encore, nous séduit le plus. Car il y a beaucoup de séduction dans ces tribulations grand format parmi les mots, les idées et les images, où une érudition jamais débordante s'accorde à une iconographie et une mise en page impeccables. Rien d'exhaustif, rien d'ennuyeux, mais à chaque fois ce subtil flottement qui revisite les thèmes pour en extraire toujours de la nouveauté. Ainsi le fort volume consacré à la mer (numéro d'avril), où l'actualité des migrants, qui jouent leur vie sur l'eau, se mélange à de la cartographie ancienne, une évocation de Brigitte Bardot en marinière ou l'univers du tatouage chez les matelots. On est embarqué et on garde le cap.

À noter que 303 s'aventure de temps à autre (et avec bonheur) dans de l'édition au long cours, ainsi ce « Des rives » que ses auteurs, l'écrivain Guy-Pierre Chomette et le photographe Franck Tomps, qualifient de « Voyage dans l'estuaire de la Loire ». On y sent partout le plaisir, la volupté même, qu'il y a à prendre le temps d'écouter les gens, de regarder le monde et de le raconter.



Lire Notre sélection

Revue 303. Du crime, de la mer et de l'estuaire de la Loire ★★★

Berthold Bies

On ne se lasse pas de recevoir, comme des cadeaux que nous adresserait un ami tout d'élégance et de sûreté du goût, les livraisons de 303, cette ambitieuse revue consacrée à la vaste région des Pays de Loire. On ne sait trop ce qui, de sa pertinence éditoriale récurrente ou de sa capacité à nous surprendre encore et encore, nous séduit le plus. Car il y a beaucoup de séduction dans ces tribulations grand format parmi les mots, les idées et les images, où une érudition jamais débordante s'accorde à une iconographie et une mise en page impeccables. Rien d'exhaustif, rien d'ennuyeux, mais à chaque fois, ce subtil flottement qui revisite les thèmes pour en extraire toujours de la nouveauté. Ainsi le fort volume consacré à la mer (numéro d'avril), où l'actualité des migrants, qui jouent leur vie sur l'eau, se mélange à de la cartographie ancienne, une évocation de Brigitte Bardot en marinière ou l'univers du tatouage chez les matelots. On est embarqué et on garde le cap.

303 a récidivé en juin, avec un opus consacré au crime, qui donne le frisson. Sur les bancs de ce tribunal des

flagrants désirs, on croise Landru, une éditrice de Rivages noir, un fait-diversier, les sœurs Papin ou encore Georges Courtois, qui défraya la chronique en effectuant, en 1985, une prise d'otages au palais de justice de Nantes. Quelques années après sa sortie de prison, il devint... chroniqueur judiciaire.

Un livre aussi

À noter que 303 s'aventure de temps à autre (et avec bonheur) dans de l'édition au long cours, ainsi ce « Des rives » que ses auteurs, l'écrivain Guy-Pierre Chomette et le photographe Franck Toms, qualifient de « Voyage dans l'estuaire de la Loire ». On y sent partout le plaisir, la volupté même, qu'il y a à prendre le temps d'écouter les gens, de regarder le monde et de le raconter.



www.editions303.com

Quand 303 explore la mer de long en large

La revue trimestrielle régionale y consacre tout un hors-série où elle explore les abysses de l'étendue bleue : ses ports, ses usagers, ses trésors culturels, sa géographie...

On a lu

La revue culturelle des Pays de la Loire 303 prend le large sur plus de 250 pages, garnies de photos, d'archives ou de cartes, et approfondit largement le thème de la mer. Des côtes vendéennes aux ports ligériens, sans oublier les enjeux énergétiques qui représentent le nouvel « or bleu », de nombreuses facettes sont traitées.

Bordé par l'horizon bleu, on oublie parfois la place de l'océan dans le patrimoine de la région. Au fil de la lecture de ce hors-série, illustrés de photos et d'archives, se dessine cette centité maritime que s'est forgée la région.

On y trouve, par exemple, plusieurs dossiers sur les ports ligériens. Leurs vies rythmées au cliquettement des vagues sur les voiliers du Vendée Globe, des navires de guerre américains dans le port de Saint-Nazaire, ou encore des navires ce commerce amarrés au port de Nantes, triste illustration de la traite négrière sur près de

deux siècles. On y apprend aussi la découverte de vestiges et décors peints dans l'absidiole sud de l'église Saint-Sauveur sur l'île d'Yeu, que l'on peut visiter aujourd'hui. L'héritage des traditions orales, avec les chants marins, y est aussi évoqué, notamment leur difficile transmission.

Des découvertes insolites

Certains auteurs explorent l'influence qu'a eue cette culture de l'océan dans l'esthétique, à travers la littérature, la mode, ou encore la musique.

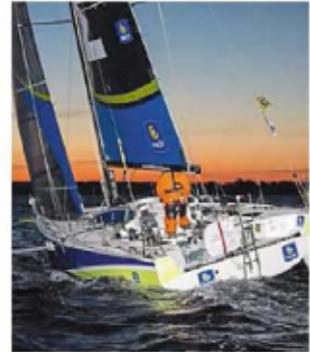
Par exemple, on découvre l'influence qu'ont eue les marins, dont le portrait est d'ailleurs brossé dans tout un dossier, sur le développement du tatouage. Le vestiaire du marin, caractérisé par la célèbre mannière, a lui aussi traversé les époques. Avant de tomber entre les mains créatrices de Gabrielle Chanel après la Première Guerre mondiale, ou entre celles de Jean-Paul Gaultier dans les années 1980, le vêtement a été réglementé, dès le XVIII^e siècle, par des

ordonnances ministérielles pour démarquer les marins des autres professions. Si l'histoire y est largement traitée, le hors-série met aussi les voiles sur l'avenir de cette étendue bleue qui fascine toujours autant. Tout un dossier est consacré à ce « or bleu » où beaucoup espèrent trouver un puits de ressources pour pallier l'extinction des énergies fossiles.

L'occasion de rappeler que la toute première éolienne flottante est testée, depuis 2018, en Loire-Atlantique, au large du Croisic. Une ressource riche mais menacée et les auteurs ne manquent pas de tirer la sonnette d'alarme : pollution (huit millions de tonnes de plastiques retrouvés dans les océans chaque année), surpêche et réchauffement climatique. Le constat dressé fait froid dans le dos...

L'ouvrage regorge d'analyses instructives et d'anecdotes sur cette inestimable étendue qui recouvre les trois quarts du globe.

Manon SIRET.



Un bateau du Vendée Globe.

© Catherine DUBOIS/ARND BRONKHORST

Revue 303, n° 156, La mer, 28 €. Ces thèmes seront aussi explorés lors de l'exposition *La mer XXL*, qui se tiendra au parc des expositions de la Beaujoire, à Nantes, du 29 juin au 10 juillet 2019. Pour plus d'informations, www.lamarxxl.com

Jet FM Nantes, avril 2019

The screenshot shows the website for Jet FM 91.2. At the top, there's a navigation bar with 'JET FM', 'Rédaction', 'Hors studio', 'Programmation musicale', 'Grilles des programmes', 'SONCLAR', and 'La Radio'. Below this is a search bar and social media icons. The main content area features a large image of a book cover titled '303 La mer' with the number '303' in a vertical column. The text below the image reads 'Vite la mer par Manon Siret' and 'Je lire du 23 mai 2019 (9h45)'. There are also some smaller text elements and a 'Google Play' logo in the top right corner.

Journal des idées / Le journal des idées / Prendre le large

LE JOURNAL DES IDÉES par Jacques Mastier
Émission de France Culture

Prendre le large

31 mai



Le mot d'ordre les notions de l'empire, balisé entre l'aspiration au nouveau et à la découverte et la crainte de l'effacement des traditions.



Les deux concepts d'ailleurs sont subvertis, comme chez les grands auteurs qui mêlent les Grecs à l'Échyle, parle du « saure » écartable des îles – aussi Hérodote évoque le « bouillonnement » purpur et « rose » de la région, peut-être au long. Tout comme les gens de la Bretagne, les peuples du large ont développé une culture fortement marquée par l'élément naturel.

La Bretagne, « Empire du milieu »

La doctrine Bretonne de la *rennes* *Empire* – le terme de *France Culture* – propose en détail sur La Bretagne au centre du monde. La notion est le plus souvent qu'on apprends à voir Corinne explique dans La Bretagne de l'histoire que l'expression provient au XVIII^e siècle d'un contemporain de la Ligue, elle illustre la position du pays au centre d'un arc idéologique qui va de l'Espagne au Portugal, elle donne aussi un sentiment généralement partagé par les habitants du littoral comme par ceux des régions de montagne : l'esprit de résistance, opposé en l'occurrence aux valeurs pérennes de la monarchie, d'abord celle des Français, puis celle de l'État centralisé et capétien. L'extrême, sont arrivés des populations depuis la Grande Bretagne, qui continuent à cultiver cet esprit d'indépendance, lequel se traduit notamment par le culte de saints fondateurs – pas très catholiques –, notamment de la Trinité – un saint breton, géoprotecteur, local et politique qui authentifie l'origine de la Bretagne – L'empire – mode – se présente dans le pèlerinage qui leur est dédié et qui fait le tour de la Bretagne. L'histoire rappelle que le pays n'est devenu une province du Royaume de France qu'en 1532. Et à propos de la culture Bretonne qui a un rôle éminent par rapport à l'élement marin. À l'époque où – surtout et par l'océan (Bretonne) et l'Anglais (Breton) –, on en espère en général – un littoral économiquement prospère face à l'intérieur presque agricole, montagneux. L'industrie textile dérivée cette opposition, existant dans toute l'Europe les routes de produits sont venues des bords de la mer, beaucoup plus tôt.

« La plupart des villes des côtes, des maisons qui sont en Bretagne au temps de Christophe Colomb et qui furent, sont bretonnes. »

Tout va bien et bien, entre éternité et temps, Michel Foucault insiste dans un documentaire l'histoire de ces « mers invisibles » qui sont les gardiens du phare. Ceux de l'époque ont été des trois phases qui ont permis l'île de bien. On le sait encore : l'archipel est une « légende noire » fait état de « fruits » étranges et de sols étranges. Quelques aspects moins l'ont illustré, mais pour Michel Foucault, garder tout de glorieuses de guillemet à l'océan, c'est là qui relève du coup l'appellation d'empire des côtes.

« Une nuit de tempête, je suis resté dans un bateau. J'étais seul. Je pensais, en effet, le feu, l'eau, qui était de part et d'autre de moi qui venait sur le bateau... »

Peut-être, il parle avec enthousiasme de son métier. Il ne s'est jamais ennuyé – pas le temps de rien, – surville le feu, regardait les bateaux, les attendait, pas reviens, une si grande en est en difficulté... J'ai aimé ça. Vêtu de blanc, le lendemain d'après le nuit était moi. »

La nuit devant soi

Le mot d'ordre les notions de l'empire, balisé entre l'aspiration au nouveau et à la découverte et la crainte de l'effacement des traditions. Les deux concepts d'ailleurs sont subvertis, comme chez les grands auteurs qui mêlent les Grecs à l'Échyle, parle du « saure » écartable des îles – aussi Hérodote évoque le « bouillonnement » purpur et « rose » de la région, peut-être au long. Tout comme les gens de la Bretagne, les peuples du large ont développé une culture fortement marquée par l'élément naturel.

« La nuit devant soi... C'est un mot qui est... l'océan – l'empire – l'éternité – l'histoire – le temps – le feu, regardait les bateaux, les attendait, pas reviens, une si grande en est en difficulté... J'ai aimé ça. Vêtu de blanc, le lendemain d'après le nuit était moi. »

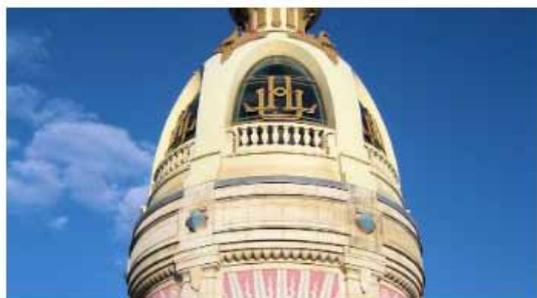
Le mot d'ordre les notions de l'empire, balisé entre l'aspiration au nouveau et à la découverte et la crainte de l'effacement des traditions. Les deux concepts d'ailleurs sont subvertis, comme chez les grands auteurs qui mêlent les Grecs à l'Échyle, parle du « saure » écartable des îles – aussi Hérodote évoque le « bouillonnement » purpur et « rose » de la région, peut-être au long. Tout comme les gens de la Bretagne, les peuples du large ont développé une culture fortement marquée par l'élément naturel.

Par Jacques Mastier

Toutes les émissions

ON DÉCOUVRE ENSEMBLE : L'INVITÉ(E)

Du lundi au vendredi à 12h05.



Tour LU Nantes © Getty

On découvre ensemble : l'invité(e)

Par Xavier Simon, Jean-Jacques Lester



Diffusion du vendredi 7 juin 2019

Durée : 18min

France Inter, Chronique de Jose Manuel Larmarque, Chroniques litorales, vendredi 6 septembre 2019

<https://www.franceinter.fr/emissions/meridien-d-europe>

CHRONIQUES LITORALES

Vendredi 6 septembre 2019 par Jose Manuel Larmarque

303, la bibliothèque des mers et des océans

4 minutes

RECOITER PROBLEMS READER



A la découverte de 303 avec Thierry Pelloquet. Maison d'édition dédiée à la culture, 303 publie des ouvrages consacrés au patrimoine et à la création contemporaine. Son catalogue comprend plus de 250 titres qui contribuent à la connaissance des Pays de la Loire.

D'où son nom, en référence aux cinq départements de la région : Mayenne (53) + Sarthe (72) + Vendée (85) + Maine et Loire (49) + Loire-Atlantique (44) = 303.

303 édite depuis plus de trente ans la revue culturelle de référence des Pays de la Loire

Avec ses déclinaisons : 303 arts, recherches, créations. Tous les trimestres, elle offre un regard et une réflexion sur le patrimoine vivant, artistique et culturel, de la région. À la fois magazine, livre d'art et publication scientifique, 303 se distingue par la richesse de son iconographie et le soin apporté à sa fabrication. Chaque numéro est conçu autour d'un thème traité sous les angles historiques, sociaux ou artistiques dans des articles approfondis.



Le site de 303 et sa page Facebook

Les invités

THIERRY PELLOQUET Conservateur en chef du patrimoine au Conseil général de Maine-et-Loire

L'équipe

Jose Manuel Larmarque Chroniqueur



<https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/la-revue-303-explore-le-crime-6460340>
Marine LANGLOIS. Publié le 26/07/2019 à 18h58

La revue 303 explore le crime

Des sœurs Papin à Georges Courtois, les Pays de la Loire ont connu des grandes affaires criminelles. Dans sa dernière édition, 303, la revue culturelle régionale, visite les divers aspects du crime.

Le 2 février 1933, les corps de Mme Lancelin, femme de notaire, et sa fille sont retrouvés dans une maison au Mans. Huit mois plus tard, leurs bonnes, Léa et Christine Papin, sont condamnées par le jury de la Sarthe pour double homicide. En poste dans cette maison depuis sept ans, les sœurs Papin étaient pourtant bien traitées par leurs patronnes. Leur geste attire une grande attention médiatique qui se résume en une question : pourquoi ?

Dans la revue 303, l'historienne Anne-Claude Ambroise-Rendu revient sur ce fait divers qui « **alimente toujours les curiosités et l'imaginaire des Français** ». Entre le cinéma, la littérature et la psychanalyse, nombreux ont tenté de décrypter ce double meurtre et les enjeux de classe qui se cachent derrière.

Quelques années plus tard, Georges Courtois fait à son tour la une des journaux. Ce Nantais a connu la prison dès ses onze ans pour avoir volé le vélo d'un boucher et son panier rempli de viandes. Son heure de gloire arrive le 19 décembre 1985 quand il prend en otage le tribunal d'assises de Nantes pendant plus de trente heures. À sa demande, France 3 filme l'événement. En 2015, dans l'ouvrage *Aux marches du Palais*, Georges Courtois raconte ce moment clé de sa vie ainsi que ses années de malfaiteur. L'historien Philippe Artières dresse dans 303 le portrait de ce bandit nantais aux marges de la société.

La revue revient sur ces faits divers régionaux mais pas seulement. Auteur invité de ce numéro, Anthony Poiraudreau rappelle que « **le crime est sans doute aussi vieux que l'humanité** ». Ce numéro de 303 l'explore sous divers aspects que cela soit des faits réels ancrés dans nos territoires ou des faits fictifs créés de toutes pièces par les auteurs de polars.

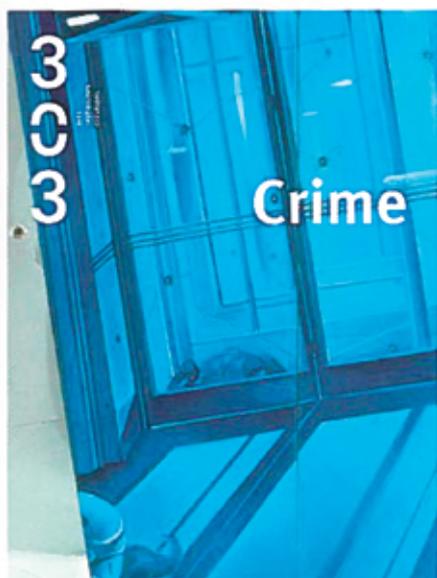
Historiens, maîtres de conférences, écrivains et même une architecte se passent la plume. Cette dernière revient sur les enjeux urbains et architecturaux de la prison de Nantes et du Palais de justice aujourd'hui présent sur l'île de Nantes. Quelles étaient les ambitions politiques derrière ces projets ? Quelles histoires cachent ces bâtiments ?

À travers 96 pages, la revue 303 fait un large tour d'horizon du crime, cet acte inquiétant qui horrifie et fascine en même temps.

Revue 303, « Crime », numéro 157, 96 pages, 15 €.

REVUE

Le crime dans tous ses états



Expression de la transgression, franchissement de l'interdit, le crime appartient à toutes les époques et à tous les espaces. Il échapperait, largement, à l'intelligibilité : la figure du « criminel né » est le produit de cette conception essentialiste. L'intérêt de ce dossier de 303 est de réunir onze contributions prenant en compte le crime comme fait social et culturel. En ouverture, Anthony Poiradeau rappelle les trois attributs de la notion de crime : un acte reflet d'une époque, un ensemble de représentations, orales, écrites et iconographiques, un repère pour le droit et la sanction. L'historien Dominique Kalifa prolonge la présentation d'une notion qu'il qualifie de « relative [...], car historiquement et socialement construite, évoluant au gré de normes que se donne chaque société ».

Quelques grandes affaires criminelles, ayant eu pour cadre la région, fournissent les matériaux de ces études. L'historienne Anne-Claude Ambroise-Rendu retrouve par exemple dans l'abondante production écrite consacrée au crime commis par les deux sœurs Papin au Mans en 1933 la prégnance des grilles de lecture du 20^e siècle : le marxisme, de *L'Humanité* en 1933 à Claude Chabrol en 1995, fait de l'assassinat de la femme et de la fille du notaire un épisode de la lutte des classes ; en psychanalyste,

Jacques Lacan y voit un « crime paranoïaque ». Autre historien, Frédéric Chauvaud utilise l'actualité criminelle de Nantes, l'affaire Dupont de Ligonès de 2011 et l'affaire Troadec de 2017, et constate qu'hier comme aujourd'hui la rumeur naît pour fournir un semblant d'explication qui « correspond au merveilleux des sociétés contemporaines ».

C'est en partant du récit fait par Georges Courtois de sa prise d'otages de 1985 au tribunal de Nantes que Philippe Artières incite à porter attention à ce que nous dit la parole venue de la marge. Courtois « a braqué une arme non pour s'évader mais pour se faire entendre ». La télévision filme et diffuse sa longue critique du système pénitentiaire ; l'enjeu est, pour lui, l'opinion publique marquée par la tension entre répulsion et fascination. C'est avec cette affaire que Franck Renaud [directeur de *Place publique Nantes/Saint-Nazaire*] débute sa carrière de journaliste ; il a en charge les faits divers, les « chiens écrasés ». Il narre donc le quotidien « des vies mineures, des dominés, des existences marginales ». Pratiquant une « éthique de l'attention », il contribue à la libération de Michel, un maçon condamné par erreur à la perpétuité en 1993.

Le dossier s'élargit au roman policier, au polar, dans trois contributions. Il ouvre de multiples pistes sur un sujet, le crime, dont l'effectivité reste très marginale, mais qui, par les images qu'il suscite, en fait « l'une des formes de la culture populaire de ce temps », comme l'écrivait déjà en 1958 l'historien Louis Chevalier dans *Classes laborieuses et classes dangereuses*. ■

DIDIER GUYARC'H

303. Arts, recherches, créations, « Crime », n° 157, 96 pages, 15 €.

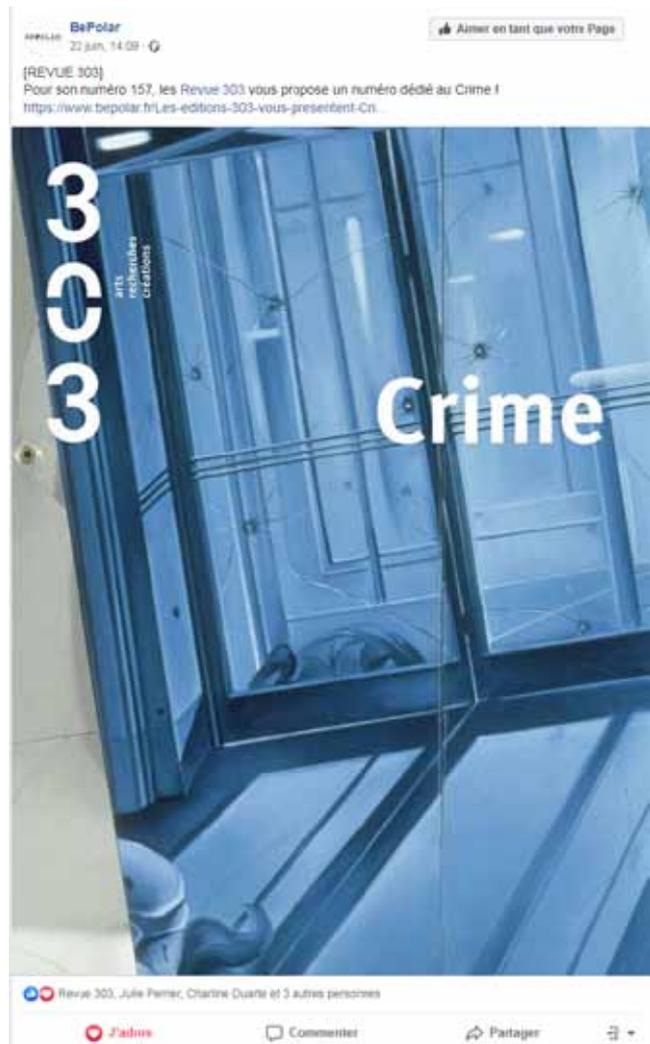
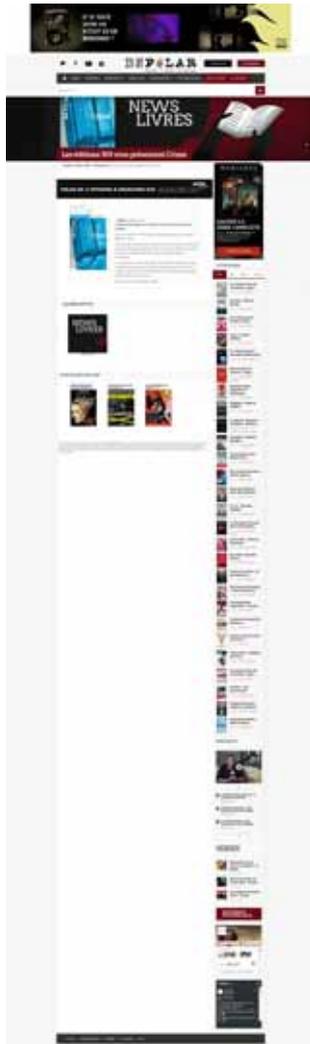
Fondu au noir, 29 juin 2019.

<http://fonduaunoir.fr/revue-303-special-crime/>

The screenshot shows the website 'Fondu au noir' with a navigation bar at the top containing links for Accueil, Actualités, Chroniques, Archives, and Chats. The main header features a large number '3' and the site's logo 'fondu au noir'. The central article is titled 'Revue 303, spécial Crime' and includes a sub-header 'Une revue qui s'investit en France'. The article text discusses the magazine's focus on crime and its commitment to quality. Below the text are three small images of the magazine's pages. At the bottom of the article, there are sections for 'A propos de la revue' and 'Nos signés', which includes a photo of two people.

BePolar, 21 juin 2019

<https://www.bepolar.fr/Les-editions-303-vous-presentent-Crime>



ART ET CRÉATION

MAUVAIS GENRES par [François Angelier](#)

LE SAMEDI DE 22H À 23H



Un Monde idéal

22/06/2019

1H



PODCAST



EXPORTER



Rencontre avec Sylvie Granotier



Hubert Prolongeau, François Angelier, Sylvie Granotier et Élise Lépine

Au fil d'*Un Monde idéal* (Albin Michel) ce nouvel épisode de sa saga judiciaire, de sa geste d'avocate engagée, l'héroïne-phare de Sylvie Granotier, Catherine Monsigny croise le fer avec le monde de l'islamisme radical et du terrorisme ; mais là encore, péril et vraie menace sont-ils où on les croit présents ? Chroniques en second temps d'émission de Ron Rash, Clément Milian et Christine Féret-Fleury.

Nos collaborateurs : Céline du Chéné, Élise Lépine, Hubert Prolongeau, Christophe Bier.



Librairie-Café La Tache Noire

22 juin, 16:32 · 🌐

✓ Aimé en tant que votre Page ▼

Tout frais depuis ce matin à la Librairie-Café La Tache Noire l'excellent numéro de la Revue 303 consacré au Crime... avec de belles mises en perspective : "Le crime au fil du temps", "Polar et territoires", "Chiens écrasés"... On ne vous dit pas tout, à découvrir ou réserver sur place : 😊 #LTN #Strasbourg #Polar



ordinaire, dans la maison voisine, dans nos désirs refoutés, remuent silencieusement d'obscurs secrets de famille, des images macabres, des conspirations ténébreuses.

En observant, comme des indices, ces multiples aspects du crime, considéré comme un fait à la fois social, historique et culturel, ce numéro entrouvre la porte d'un monde interdit et fascinant, terriblement proche de nous.

👍❤️ Revue 303, Arts Recherches Créations et Valentine Imhof

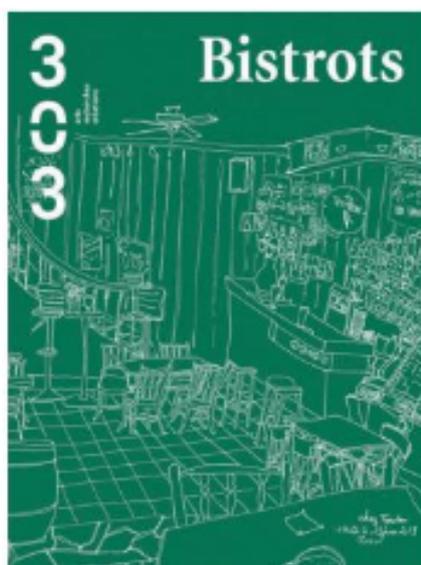
❤️ J'adore

💬 Commenter

➦ Partager



ÉDITION
LES BISTROTS



Richement documenté, ce bel ouvrage consacré aux Bistrots nous plonge dans la petite et la grande histoire de ces « débits de boissons à consommer sur place » sous tous les angles. Lieux de liens, les cafés s'adaptent à nos modes de vie à la campagne, à la ville et dans ses banlieues. Ils se réinventent sans cesse. Patrimoine architectural et culturel - social aussi - le bistrot participe au « vivre ensemble ».

303, arts, recherches, créations - Revue culturelle des Pays de la Loire - 15 €

Un article sur les faïences du Bistro de Château-Gontier dans une revue culturelle

Dans son dernier numéro de septembre, la revue culturelle 303 (arts, recherches, créations), a réalisé tout un dossier sur les bistrotts.

Publié le 4 Oct 19 à 17:30



Illustration : Les faïences du Bistro de la place sont classés à l'Inventaire des Monuments historiques.

Dans [la revue culturelle 303](#), la critique d'art et conférencière, Eva Prouteau, a consacré tout un chapitre (huit pages) aux faïences du Bistro de la place, situé place Paul-Doumer à Château-Gontier. Inscrit à l'Inventaire des Monuments historiques, « *ce petit Bistro est un condensé de poésie insulaire, sous haute influence japoniste* ».

Au générique : eau limpide et ciel dégagé, cerisiers en fleur et hérons cendrés, céramique de luxe et sociologie de comptoir. « *Ce café se distingue en tant que producteur d'un espace spécifique : en y pénétrant, le visiteur se retrouve sur une île, avec autour de lui une ligne d'horizon qui démarque l'eau du ciel. Ce Bistro de la place ouvre une enclave de fiction, il est le levier de robinsonnade.* »

Sarreguemines

Cette île existe grâce à un couple Marie Béguin-Peltier et Charles Peltier, qui a repris le café créé aux alentours de 1850 par les parents de Marie, Joseph Béguin et Marie Bertron.

Le décor qui couvre les murs de l'établissement daterait de 1900. « *A l'époque, il y avait sept ou huit cafés sur la place, et une centaine au total à Château-Gontier ; aujourd'hui, il en reste douze dans les pages jaunes.* »

Le plafond du Bistro s'orne d'un motif classique, un décor peint par un certain Pierre Richard, un peintre décorateur non identifié...

Article complet à retrouver dans l'édition du *Haut Anjou* du vendredi 4 octobre 2019.

Accueil > Info > Info Mayenne > Château-Gontier. Le Bistro à l'honneur dans la revue 303



Lundi 07 octobre 2019 14:53 - Château-Gontier

Château-Gontier. Le Bistro à l'honneur dans la revue 303



J'aime 0



Le décor de faïences du Bistro de la place Paul-Doumer est unique en France. © Archives Ouest-France

La revue culturelle des Pays de la Loire 303 consacre son numéro 158 aux bistrotts. À l'intérieur, huit pages sur les faïences du Bistro, situé à Château-Gontier-sur-Mayenne.

Inscrit à l'Inventaire des Monuments historiques, le Bistro, à Château-Gontier-sur-Mayenne, fait partie des bistrotts mis en avant par la revue 303, la revue culturelle des Pays de la Loire du mois de septembre (n°158).

Eva Prouteau, critique d'art et conférencière, y a écrit un article de huit pages. « *Ce café de Château-Gontier se distingue en tant que producteur d'un espace spécifique. En y pénétrant, le visiteur se retrouve sur une île, avec autour de lui une ligne d'horizon qui démarque l'eau du ciel* », écrit Eva Prouteau.

303, en vente en kiosque à 15 €.

Côté livres : [nouveau](#) et sélection

- "[Animal](#)", un numéro de la superbe [revue 303](#) : découvrir la profondeur des liens qui nous unissent à ces êtres embarqués avec nous dans le tourbillon de l'existence et en apprendre sur nous-mêmes
- "[Il est temps ! Et si lire protégeait la planète ?](#)" (Delachaux et Niestlé) : un ouvrage de militants toujours d'actu! Et pour chaque livre : 0,50€ reversé à Reforest'Ation
- "[Les guerres secrètes des fourmis](#)" (Favre) : stratégies tous azimuts!
- Et encore "[Les animaux, la nature et la France](#)" de Patrice Raydelet

Le Refuge de l'Arche à Château-Gontier s'affiche dans une revue culturelle

La revue culturelle 303 arts, recherches, créations, consacre un article sur le Refuge de l'Arche de Château-Gontier (Mayenne), dans son numéro de novembre 2019.

Publié le 14 Nov 19 à 20:22



Barrigo le lion âgé d'une dizaine d'années a été recueilli par le Refuge de l'Arche alors qu'il était tombé près d'un camion d'un cirque (Haut-Anjou)

Le numéro de **novembre 2019** de *La revue 303* repense notre rapport à l'animal et multiplie les points de vue (artistique, psychologique, philosophique, scientifique).

► Lire aussi : [Un article sur les félins du Bistrot de Château-Gontier dans une revue culturelle](#)

La revue 303 offre un panorama varié sur la situation des animaux. On y découvre des aspects étonnants et inouïs et de la profondeur des liens qui nous unissent à ces êtres.



Nous avons le plaisir de vous annoncer la parution de notre dernier numéro "Animal". De Benjamin Rabier à Astuboo, en passant par les animaux jugés, l'équithérapie, ou Le Refuge de l'Arche etc., ce numéro multiplie les points de vue (artistique, psychologique, philosophique, scientifique...) pour (re)penser notre rapport à l'animal. Avec les contributions (notamment) de Renah Larue, Camille Brunel, Valérie Chansigaud, Laurent Testot, etc., Cane blanche, Delphine Vaute.

Dispo... [Afficher la suite](#)

👍 67 🗨 1 ➡ 16

« Des êtres embarqués avec nous dans le tourbillon de l'existence », déclare **Elise Gruselle**, responsable de la communication pour la revue 303.

Un refuge pour animaux sauvages

L'écrivain, **Anthony Polraudeau**, y a écrit tout un chapitre sur le Refuge de l'Arche à Château-Gontier, intitulé "Un refuge pour les animaux sauvages".

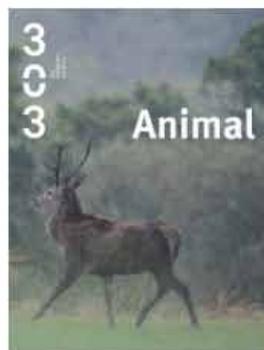
En quarante-cinq ans d'existence, « cette institution » a sauvé des milliers d'animaux.

SOUTENEZ LES ACTIVITES DE **Jet**
helloasso



jeudi 14 novembre 2019

Je lire du jeudi 14 novembre (18h45)



Animal & légumes d'hiver

par **Henri**

▶  Je Lire du 14 novembre 2019 (18h45)

Deux publications récentes, tout d'abord le n° 159 de la revue *303* dont le thème est *Animal* puis le livre de **Delphine Brunet**, *Les Légumes D'Hiver* (éditions 180°C)



la musique : **Dominique A.** / *Se Décentrer* (Toute Latitude, Cinq7 2018)

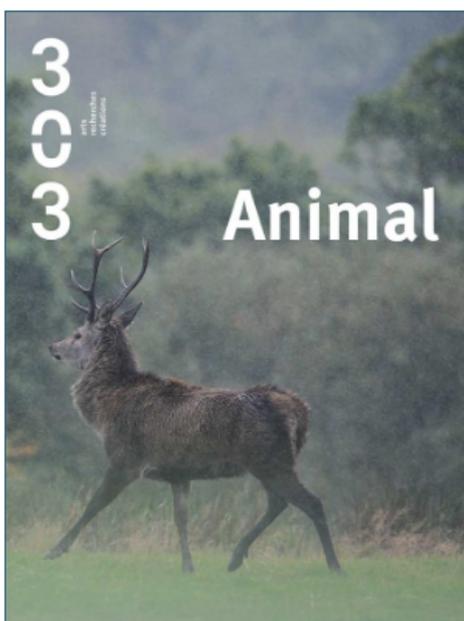
Documents joints

Je Lire du 14 novembre 2019 (18h45) (MP3 - 28.5 Mo)

Culture & Société > Edition > 303 arts, recherches, créations n°159

303 ARTS, RECHERCHES, CRÉATIONS N°159

Fabien Chenel - 16 novembre 2019



Un numéro de la revue culturelle trimestrielle des Pays de la Loire entièrement consacré à l'Animal. Une production qui allie à la fois qualité du fond et qualité de la forme !

Espèces qui disparaissent ou qu'il faut à tout prix réguler, revendications des véganes, difficultés des éleveurs : plus un jour ne se passe sans que les médias ne nous parlent des animaux, sur un ton tour à tour catastrophiste, passionné, indigné et ricaneur.

Ce numéro entend traiter ce thème avec calme et lucidité, en multipliant les points de vue : artistique, psychologique, philosophique, scientifique... Il interroge notre façon de vivre ensemble avec les

animaux, la longue histoire des extinctions, notre relation particulière au pigeon, les paysans d'aujourd'hui...

On y découvre des aspects émouvants et insoupçonnés de la profondeur des liens qui nous unissent à ces êtres embarqués avec nous dans le tourbillon de l'existence – c'est aussi, au passage, l'occasion d'en apprendre beaucoup sur nous-mêmes.

303 arts, recherches, créations est la revue culturelle des Pays de la Loire depuis plus de trente ans. Tous les trimestres, elle offre un regard et une réflexion sur le patrimoine vivant, artistique et culturel, de la région. À la fois magazine, livre d'art et publication scientifique, *303* se distingue par la richesse de son iconographie et le soin apporté à sa fabrication. Chaque numéro est conçu autour d'un thème traité sous les angles historiques, sociaux ou artistiques dans des articles approfondis. Une carte blanche offerte à un artiste, véritable espace de création, et une série de chroniques liées à l'actualité culturelle de la région complètent chaque publication de *303*.

*Animal - 303 arts,
recherches, créations n°
159*
Trimestriel - Nov. 2019 96
pages - 15 €
www.editions303.com

La revue est diffusée dans le Grand Ouest de la France, mais aussi à l'échelle nationale dans les librairies, les maisons de la presse et les lieux culturels.



Admirer - Apprendre - Agir

ACCUEIL | S'INFORMER | ADMIRER | OBSERVER | PROTÉGER | ENFANTS | CONTACTS

LIVRES NATURALISTES

Revue 303 : « Animal » : comment vivre avec les bêtes?



Espèces qui disparaissent ou qu'il faut à tout prix réguler, revendications des véganes, difficultés des éleveurs : plus un jour ne se passe sans que les médias ne nous parlent des animaux, sur un ton tour à tour catastrophiste, passionné, indigné et ricaneur.

Ce numéro entend traiter ce thème avec calme et lucidité, en multipliant les points de vue : artistique, psychologique, philosophique, scientifique... On y découvre des aspects émouvants et insoupçonnés de la profondeur des liens qui nous unissent à ces êtres embarqués avec nous dans le tourbillon de l'existence - c'est aussi, au passage, l'occasion d'en apprendre beaucoup sur nous-mêmes.

SOMMAIRE

DOSSIER

Éditorial : Renan Larue, professeur de littérature française à l'Université de Californie à Santa Barbara : **Comment vivre avec les bêtes ?**

Renan Larue : **Quand les animaux saisissent le tribunal**

Camille Brunel, écrivain : **Benjamin Rabier. Les animaux à figure humaine**

Olivier Calon, journaliste : **La longue histoire des extinctions**

Laurent Testot, journaliste : **Pigeon, oiseau à la grise robe...**

Marine Legrand, chercheuse en anthropologie de l'environnement : **Un refuge pour les animaux sauvages**

Anthony Poiraudou, écrivain : **Les oiseaux d'Audubon : archaïques ou d'avant-garde ?**

Valérie Chansigaud, historienne des sciences et de l'environnement : **De l'habit à la voix : l'animal dans l'album**

Florence Gaiotti, maîtresse de conférences à l'ESPE Lille Nord de France : **Paysans aujourd'hui**

Julien Zerbone, enseignant : **Des chevaux et des hommes**

Frédérique Letourneux, journaliste

CARTE BLANCHE

Artiste invitée : Delphine Vaute

Histoires naturelles : Lucie Charrier

CHRONIQUES

Échos / Animal : Émeric Cloche, Alain Girard-Daudon, Marie Groneau, Georges Gultori, Anthony Poiraudou

Homo ignotus ignoto lupus : François-Jean Goudeau, enseignant permanent aux Métiers du livre, IUT de La Roche-sur-Yon, université de Nantes

Réunion, passages, traversées : Alain Girard-Daudon, libraire

La couleur retrouvée : Thierry Pelloquet, conservateur en chef du patrimoine

Brèves : Daniel Morvan, Éva Prouteau

MOTEUR DE RECHERCHE

09/10/2019 - 28/06/2020 : EXTINCTIONS, LA FIN D'UN MONDE ?

16/11/2019 - 15/12/2019 : 43e Salon National des Artistes Animaliers de Bry sur Marine

26/11/2019 - 08/12/2019 : FNE Isère : 33ème Festival International du Film Nature & Environnement

29/11/2019 - 01/12/2019 : 2ème festival Naturellement Doubs

03/12/2019 - 05/01/2020 : Océan, une plongée insolite

VOUS SOUHAITEZ COMMUNIQUER A CET EMPLACEMENT ?

>CONTACTEZ-NOUS<

LES DERNIERES INFOS

L'ASPAS partenaire de « Marche avec les loups »

Vercors Vie Sauvage : la nature vous dit MERCI !

Vercors Vie Sauvage : la nature vous dit MERCI !

Un million de signatures à trouver pour tenter de sortir l'Europe des pesticides

Comment maintenir la biodiversité sur les territoires traversés par la LGV ?

Accueil / Pays de la Loire / Angers

Le Plessis-Macé. Le premier opus des Carnets d'Anjou est lancé



Le château du Plessis-Macé. | ARCHIVES

Elisa JUSZCZAK.

Publié le 02/05/2019 à 07h00

[Lire le journal numérique](#) >

Une nouvelle collection de livrets dédiée au patrimoine de l'Anjou vient d'être lancée. Le premier carnet est consacré au château du Plessis-Macé.

La collection des Carnets d'Anjou, dédiée au patrimoine matériel et immatériel de l'Anjou,

vient de dévoiler son premier opus : *Le Plessis-Macé une forteresse aux portes d'Angers*. Consacré au château du Plessis-Macé, il a pour but de faire découvrir le site en une soixantaine de pages. Ses aspects historiques, architecturaux, et culturels y sont abordés.

« **Il est naturel d'avoir choisi le château du Plessis-Macé pour ce premier tome, site principal du Festival d'Anjou** » , explique Frédérique Drouet d'Aubigny, conseillère départementale déléguée à la culture et au patrimoine.

« **Le patrimoine de l'Anjou est riche et très diversifié. Le Département possède un fonds de connaissance à ce sujet qu'il souhaite partager et faire découvrir aux Angevins.** » Les suivants présenteront d'autres lieux ou pratiques typiques de l'Anjou, tels que des parcs et jardins, monuments historiques ou industriels, activités viticoles...

« **Plusieurs ouvrages au sujet du patrimoine de l'Anjou ont déjà été publiés, mais jamais sous la forme d'une collection dédiée au grand public, dans laquelle le Département puise dans ses archives** » , justifie Frédérique Drouet d'Aubigny. Entre 60 et 100 pages, ce format à la couverture moderne se veut accessible et largement diffusé. Fruit d'une collaboration avec les éditions 303, les prochaines parutions auront lieu deux fois par an.

Prix du tome 1 : 7 €. Prochains tomes entre 5 et 10 €.

Partager cet article × Le château du Plessis-Macé.

Le Plessis-Macé. Le premier opus des Carnets d'Anjou est lancé
Ouest-France.fr

Carnets d'histoire made in Anjou

Le Département vient de lancer, avec les Éditions 303, la collection Carnets d'Anjou, dédiée aux richesses du patrimoine local. Le château du Plessis-Macé illustre le premier numéro.



Le Plessis-Macé, 29 avril. Le château du Plessis-Macé, joyau de l'Anjou et propriété du Département, est aussi un haut-lieu du théâtre : le site, dont la gestion et l'anima-tion sont assurées par Anjou Théâtre, accueille chaque été le Festival d'Anjou.

Photo CD - Jocelyn CLAIR

Mireille PIAU
scène de puanteur courtoise - osamur.com

Il est l'un des fleurons du patrimoine angevin. Le château du Plessis-Macé illustre le tout premier numéro de la nouvelle collection Carnets d'Anjou, lancée par le Département avec les Éditions 303. Pour Frédérique Drouet d'Aubigny, le choix s'est fait « tout naturellement ». « Il est notre joyau, rappelle la conseillère départementale déléguée à la Culture, au Patrimoine et aux Archives. Il est le siège de notre politique théâtrale et du Festival d'Anjou ».

L'Anjou a cette particularité d'être richement doté. « Il est l'héritier d'une histoire et d'un rayonnement culturel exceptionnels, dont témoignent les quelque 700 édifices protégés au titre des Monuments historiques, soit le tiers du corpus régional, 5 700 objets mobiliers classés ou inscrits, ainsi que le Val de Loire et ses paysages reconnus comme patrimoine mondial de l'UNESCO », recense Frédérique Drouet d'Aubigny.

Avec les Carnets d'Anjou, le Département entend « faire partager toute

cette richesse » et cette mine d'informations collectées au fil du temps par les services du patrimoine départementaux. La collection se veut ainsi simple d'accès, dotée d'un (petit) format pratique, abordable en termes de prix (de 7 à 12 €) et richement illustrée.

Le pépiniériste angevin
André Leroy en novembre

« Une très large place est laissée au visuel pour donner envie aux gens de venir découvrir les lieux et leur permettre de s'approprier leur patrimoine », précise Thierry Pelloquet, responsable de la Conservation départementale du patrimoine aux manettes de ce premier numéro réalisé en lien avec le ministère de la Culture.

Pour créer ces carnets, le Conseil départemental s'est associé aux Éditions 303*, spécialisées dans la publication d'ouvrages sur le patrimoine historique et contemporain de la région. La maison d'édition y a apporté sa touche graphique, une identité visuelle très contemporaine qui a séduit la collectivité angevine.

Une volonté, pour Aurélie Guillon, directrice des Éditions, de « rompre avec certaines approches graphiques liées habituellement au patrimoine ». À raison de deux publications par an, les Carnets d'Anjou ont vocation à valoriser tant les édifices, que les parcs et jardins ou les personnages. Le second numéro, qui paraîtra en novembre, s'intéressera à André Leroy, pépiniériste angevin

et créateur, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de nombreux parcs et jardins en Anjou et dans l'Ouest.

« Le Plessis-Macé, une forteresse aux portes d'Angers », Éditions 303, n° 1, 60 pages, 7 €. L'ouvrage est disponible en librairie et en commande sur le net.

* Les Éditions 303 éditent la revue culturelle du même nom.

Le Plessis-Macé en trois volets

Ce premier numéro, réalisé par la Conservation départementale du patrimoine et dirigé par Thierry Pelloquet, conservateur en chef du patrimoine, aborde le château du Plessis-Macé en trois volets : son histoire et son architecture, les décors intérieurs et le mobilier, ses nouvelles vies liées à la prise en compte de l'environnement et sa relation au théâtre. Les textes sont signés Emmanuel Litoux et Etienne Vaequet, conservateurs du patrimoine, avec la participation d'Isabelle Levêque, chargée de mission Parc et Jardins, et Emmanuel Dupont, responsable du site au



Une large place a été laissée à l'illustration.

titre de l'EPCC Anjou-Théâtre. Les photos sont d'Armelle Maugin et Bruno Rousseau.



PREMIER CARNET D'ANJOU

C'est une monographie consacrée à la forteresse médiévale du Plessis-Macé qui inaugure la collection « Carnets d'Anjou » dédiée au riche patrimoine architectural et paysager de la région angevine. Il ne fallait pas moins que ce monument emblématique, situé à une dizaine de kilomètres au nord d'Angers, pour initier la nouvelle collection co-éditée par le département du Maine-et-Loire et les éditions 303. Ce petit opus narre les multiples vies de ce château fort quasi-millénaire, en décrypte l'architecture, le décor et le mobilier. Où l'on apprend que la forteresse tient son nom de Macé I^{er}, un seigneur du x^e siècle, et des « plessis » défensifs, haies d'arbres entrelacés aux pourtours de la motte castrale. Son plus illustre commanditaire, Louis de Beaumont, fut un homme de guerre puissant, chevalier de l'ordre de saint Michel, Louis XI, Charles VIII puis

François I^{er} y séjournèrent, ce qui en dit long sur l'importance qui fut la sienne aux xv^e et xvi^e siècles. Las, le château sera délaissé progressivement à partir du xvii^e. À moitié en ruine à la fin du xviii^e, il inspirera nombre d'artistes épris de romantisme et de sublime. Il ne renaîtra de ses cendres qu'à la fin du xix^e siècle, à la faveur des restaurations entreprises par l'architecte angevin Auguste Bibard. Inscrit au titre des Monuments historiques en 1926, classé en 1959 et 1962, il a été restauré entre 1984 et 1990. Y est aujourd'hui présenté un ensemble varié de décors, de meubles et d'objets décoratifs, qui sont autant de reflets des usages et des goûts qui se sont succédé en Anjou entre les xv^e et xx^e siècles. A. F.

**LE PLESSIS-MACÉ,
UNE FORTERESSE
AUX PORTES D'ANGERS**
Textes d'Isabelle Lévêque,
Emmanuel Litoux et Étienne
Vacquet, photographies
d'Armelle Maugin
et Bruno Rousseau
Éditions 303. Collection
« Carnets d'Anjou ».
64 pages, 7 €



Collectif, *Le Plessis-Macé une forteresse aux portes d'Angers*, Éditions 303, 61 p., 7 €, ISBN : 9791093572413.

Ouvrage appartenant à la collection *Carnets d'Anjou*, "invitation à découvrir la richesse du patrimoine à travers des lieux, des œuvres et des mémoires".

AVEC DES RIVES, LES MOTS D'UN AUTEUR ET LE REGARD D'UN PHOTOGRAPHE SUR L'ESTUAIRE À Donges, sur la route de l'or noir

PAR GUY-PIERRE CHOMETTE, AUTEUR ET FRANCK TOMPS, PHOTOGRAPHE

Ils ont cheminé au plus près de l'estuaire de la Loire, de Nantes à Saint-Nazaire. Un voyage à pas mesurés sur les rives nord et sud du fleuve, des prairies humides veinées d'étiers aux quais bétonnés et rudes du port. De paysages livrés aux caprices des eaux aux rives façonnées par l'homme et l'industrie. Guy-Pierre Chomette, auteur des textes, et le photographe Franck Tomps livrent avec leur ouvrage *Des Rives. Voyage dans l'estuaire de la Loire* une errance lente, ponctuée de rencontres, qui s'incarnent dans les mots de l'un et l'œil de l'autre – superbes paysages mouvants et portraits. Nous en publions un extrait, alors que la raffinerie de Donges et ses torchères se dessinent à l'horizon.

Donges Est est un cul-de-sac. La raffinerie n'est qu'à trois kilomètres à vol de pouillot mais une mer de roseaux nous en sépare. Leurs têtes ondulent au vent comme les vagues d'un océan. Si sa réalisation n'avait pas été interrompue, le remblai de sable s'étalerait – bétonné – jusqu'aux installations pétrolières, établissant une continuité d'implantations industrialo-portuaires de douze kilomètres jusqu'au pont de Saint-Nazaire.

À deux pas du camp de baguage de l'Acrola [Association pour la connaissance et la recherche ornithologique en Loire et Atlantique], il existe un point culminant – 6 mètres, peut-être –, une sorte de tourelle en pierres de taille, de belle facture, sans doute érigée dans la première moitié du 19^e siècle. Elle est surnommée la « tour aux Moutons » et les avis divergent sur son rôle dans l'estuaire. Des agriculteurs que nous croiserons un peu plus loin sur le remblai nous parleront d'une sorte de perchoir d'où les bergers devaient sans doute surveiller leurs moutons, jadis, vu son surnom. Au GIP [Groupement d'intérêt public] Loire Estuaire, on n'en croit pas un mot : Kristell le Bot nous montrera une photographie aérienne datant de 1949 : l'édifice est alors en plein milieu de la Loire. Pour elle, il s'agit d'un ancien repère pour aider à la navigation. Rien de tel, donc, que de monter sur la tour aux Moutons pour comprendre l'étendue des changements du paysage dus aux aménagements du fleuve au 20^e siècle.

« UN MONDE DE MACHINES, DE BÉTON ET D'ACIER »

Le décor est si plat qu'une hauteur de six mètres suffit à porter le regard sur de nouveaux horizons. Vers l'ouest, ce qui nous attend nous fascine, nous attire, nous inquiète aussi. Avec ses torchères, ses cheminées, ses réseaux de pipe-lines et ses réservoirs innombrables, la raffinerie paraît démesurée. Elle dissimule mal les terminaux de Montoir-de-Bretagne, l'extension portuaire de Saint-Nazaire. Marqués par les grues et les portiques de déchargement, plusieurs kilomètres de quais s'étirent en enfilade : terminal charbonnier, terminal agroalimentaire, terminal gazier, terminal conteneurs... Un monde de machines, de béton et d'acier dont on perçoit le ronronnement à la faveur du vent du large à peine perturbé par le pont de Saint-Nazaire, désormais bien visible. Dans le ciel, un Beluga entame sa dernière phase d'approche pour se poser sur l'aéroport et livrer ses tronçons d'avion à l'usine Airbus de Montoir. Au seuil d'un nouveau voyage, nous tournons le dos à plusieurs jours de périple en pleine nature. Adieu trognes et civelles, roselières et charolaises, un univers minéral nous attend.

En face, Paimbœuf aligne ses maisons de pêcheurs serrées

les unes contre les autres sur un quai endormi. La Loire ne fait encore qu'un kilomètre de large et s'apprête à franchir la passe des Brillantes, au droit de Paimbœuf. La petite ville verrouille une dernière fois le fleuve avant qu'il ne s'élargisse d'un coup et ne s'écoule dans un lit trois fois plus grand, prélude à l'océan qui l'attend juste derrière le pont de Saint-Nazaire.

Le clocher de Paimbœuf sonne la mi-journée et nous sort de notre torpeur. De la tour aux Moutons, il faut remonter plein nord les trois kilomètres du remblai de Donges Est, contourner les Prés de la Belle Fille et autres lieux-dits aux noms de moins en moins bucoliques et suivre la D 90 jusqu'au passage à niveau où le TGV en provenance de Nantes fait crisser ses freins à l'entrée de la raffinerie qu'il s'apprête à traverser. Dès lors, les torchères indiquent la marche à suivre.

Nous empruntons la piste cyclable de la D 100 qui longe les installations. Toutes les trois minutes, des camions-citernes nous croisent et mettent le cap sur des stations-service. Leurs mugissements couvrent les bruits étranges et anxiogènes de la raffinerie. Des sons non identifiables nous parviennent à travers les clôtures grillagées et surmontées de rouleaux de barbelés. La raffinerie semble déserte. Entre les tours où bouillonne le brut, les torchères où brûlent les surplus de gaz, les boyaux où circulent les hydrocarbures – on parle de plus de 40 000 kilomètres de tubes dans la raffinerie! – et les réservoirs pleins de kérosène, de gasoil, d'essence, de fioul, de butane et de bitume, il n'y a pas âme qui vive. Les installations semblent fonctionner toutes seules. Elles ronronnent, chuintent, expirent parfois, soumises sans doute à des processus automatisés derrière lesquels l'homme s'efface, cantonné aux écrans de surveillance. Vers la gare, étrangement enclavée dans la raffinerie, un panneau indique le passage sous nos pieds d'une canalisation à haute pression où fuse de l'azote liquide.

Revenus au bord du fleuve après avoir contourné la raffinerie, 300 mètres nous séparent des appointements où accostent des pétroliers de 170 000 mètres cubes pour décharger leur pétrole brut. Ils sont déserts aujourd'hui, ce qui ne les rend pas plus accessibles. Sur les neuf raffineries que compte le pays, Donges est la deuxième après celle de Normandie. Quelque 11 millions de tonnes de brut sont déchargées ici chaque année, soit 20 % de la consommation nationale d'or noir. Dans l'attente d'une économie moins carbonée qui mettra du temps à s'imposer, autant dire que le point est névralgique. Un véritable

cordons ombilical où transite le pétrole du Kazakhstan, d'Arabie Saoudite, du Nigéria ou de Russie. À deux pas, un homme a garé sa vieille voiture près d'une cale. Il est descendu jusqu'à l'eau et ramasse du bois flotté. Branche après branche, il remplit sa remorque. Il est au chômage, à court d'argent. Il fait des provisions de bois pour se chauffer l'hiver prochain. Les lendemains de tempête, raconte-t-il, la Loire est généreuse, il fait de bonnes récoltes. Son voisin, qui est sculpteur, vient parfois lui prendre de beaux morceaux de bois ciselés par les flots, pour ses créations.

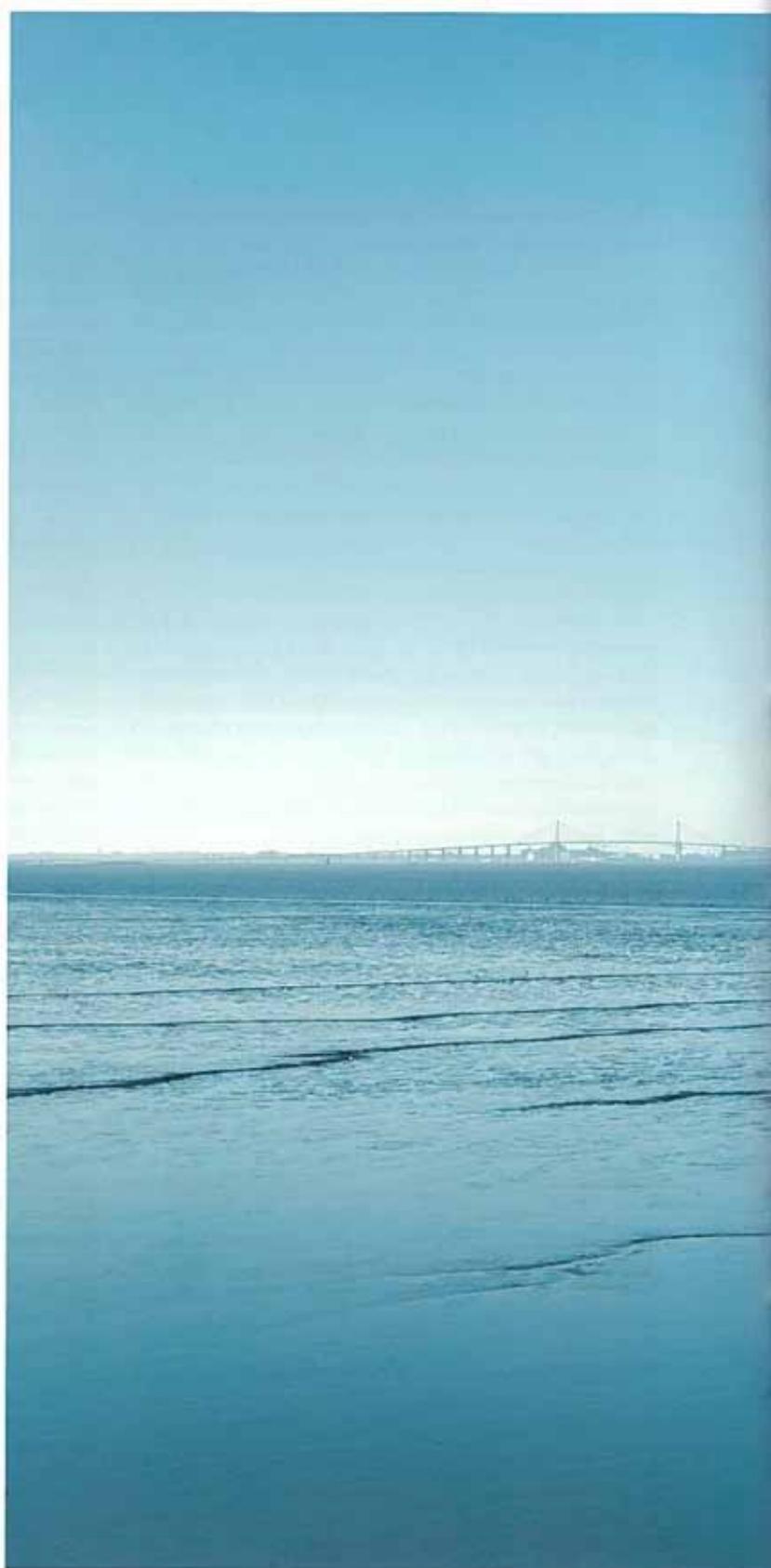
LE PLUS PETIT PÉTROLIER DU MONDE

L'homme est reparti dans sa guimbarde par la rue du Gallion, qui longe le fleuve en passant devant une série d'appointements pétroliers. Leurs clôtures affichent des panneaux siglés « ATEX », censés éloigner les curieux et prévenir les employés: zone à risque d'explosion, ou à forte « possibilité de formation d'une atmosphère explosive », comme dit la réglementation. Sur l'un des appointements, l'*Anatife* remplit ses cuves d'hydrocarbures avant d'aller ravitailler Belle-Île et l'île d'Yeu, comme il le fait plusieurs fois par mois. On dit de lui que c'est le plus petit pétrolier du monde, « le plus petit à double coque, en tout cas! », précise le chef mécanicien, qui n'a pas apprécié de nous voir approcher aussi près du bateau: le portail d'accès à la jetée, sur la route, aurait dû être fermé à double tour.

Devant l'appointement pétrolier n° 6, le souvenir de la catastrophe du 26 août 1972 s'estompe doucement. Touché par la foudre lors d'une opération de ballastage, le pétrolier grec *Princess Irene* s'était instantanément transformé en une gigantesque boule de feu. L'explosion avait fait trembler les vitres à 7 ou 8 kilomètres à la ronde... Sur la rive, une stèle un peu délaissée commémore les six victimes de la catastrophe¹. Dans un milieu aussi superstitieux que la marine, qui donc avait osé braver le sort en donnant à ce pétrolier le même nom que celui d'un paquebot anglais reconverti en convoyeur de mines et accidentellement pulvérisé, en 1915, provoquant la mort de 352 marins et riverains sur les bords de la Tamise? Il est vrai qu'il ne s'agissait pas de la même princesse...

Sur l'appointement pétrolier n° 7, le *Nantucket* est solidement amarré. Il a laissé son pavillon maltais flotter au vent, au côté du pavillon français. Avec ses 275 mètres de long et 48 mètres de large, sa capacité dépasse sans doute les 150 000 tonnes. Il renvoie l'*Anatife*, et sans doute aussi

26 | DOSSIER |



C'est ainsi vu depuis Painlevé : en face, sur la rive nord, se dessine la ligne de crête du port de Saint-Nazaire, le terminal méthanier de Montoir et le port jeté au-dessus de la Loire. © Franck Lormys



UNE EXPOSITION À NANTES, DES RENCONTRES...

Plusieurs événements sont associés à la publication de *Des Rives* : le travail de Franck Tomps et de Guy-Pierre Chomette investit le Lieu Unique à Nantes, dans le cadre du Voyage à Nantes, du 6 juillet jusqu'au 1^{er} septembre (entrée libre). L'exposition est complétée d'un « périple sonore » collecté dans l'estuaire par deux preneuses de sons, Anne-Line Drocourt et Cécile Préfol.

Plusieurs tables rondes sont également organisées à la fin de l'été et au début de l'automne :

- Le vendredi 30 août au Lieu Unique, à 19 heures, « Art, création, sensibilité : le souffle de l'estuaire ». Parmi les intervenants, Jean Blaise, directeur du Voyage à Nantes et instigateur du parcours Estuaire, semé d'œuvres d'art contemporain.
- Le mardi 1^{er} octobre à Saint-Nazaire (salle des Abeilles, 3, rue de l'Écluse), à 20 heures, « L'estuaire en mouvement ou l'éternelle quête d'un équilibre ». Présence de Philippe Grosvalet, président du Conseil départemental, parmi les intervenants.
- Le mardi 8 octobre à Frossay, au Quai Vert, à 19 heures, « L'estuaire aux quatre coins du monde ou le choc des échelles ».
- Le mardi 15 octobre à Cordemais, à Terre d'estuaire, à 19 heures, « Les îles de l'estuaire ou la sédimentation des héritages ».

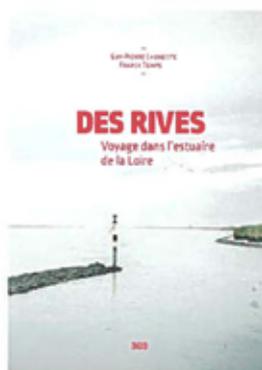
Les deux auteurs mettent également au point un web-documentaire dans lequel leur travail crociera celui de l'inventaire du patrimoine, dont la Région a la charge. Sa sortie est prévue à l'automne.

le *Princess Irene*, dans la cour des petits navires. Décidément, la superstition des gens de mer n'est plus ce qu'elle était : le 16 mai 1934, heurté par le paquebot *Olympic* lancé à pleine vitesse, le bateau-phare *Nantucket* sombra en quelques secondes au large du Massachusetts, entraînant par le fond sept de ses onze marins.

Impossible de savoir si le *Nantucket* vide ses cuves de brut ou s'il les remplit d'hydrocarbures. On le croirait endormi, tout juste animé par le ronronnement de ses machines qui ne s'arrêtent jamais, même à quai où elles continuent de lui fournir un minimum d'énergie. À part un vigile abrité

dans une cahute derrière les clôtures sécurisées, il n'y a personne. Tout est calme. En réalité, la perfusion suit son cours. Dans le sol serpentent une myriade de tubes à l'abri des regards, comme les vaisseaux sanguins d'un monstre tentaculaire, un système vasculaire complexe, sensible, stratégique. En surface, des valves sont branchées sur des artères qui émergent des profondeurs pour effectuer une ou deux épingles à cheveux au grand air avant de s'enfouir à nouveau. Dissimulées quelque part, les pompes aspirent, refluent, répondent aux ordres d'agents invisibles. Des cavités se vident, d'autres se remplissent, des clapets s'ouvrent et se ferment comme autant d'aiguillages au passage du flux, des manomètres veillent au grain sur chaque conduit à risque... Est-ce lors d'une opération de transbordement comme celle-ci que 478 tonnes de fioul lourd se sont échappées d'une veine défectueuse pour se répandre dans l'estuaire, en 2008? À peine installé à Mareil pour lancer son élevage, Guillaume Douaud avait vu les pâturages de l'île Chevallier souillés par l'accident. Emmenant avec lui les exploitants des environs, il avait réussi à suturer des dommages et intérêts à la compagnie Total, soucieuse de ne pas donner trop de résonance médiatique à cet accident industriel, neuf ans après le naufrage de l'*Erika* dont les 20 000 tonnes de fioul lourd avaient durablement noirci les rives de la Loire-Atlantique. ■

Les intertitres ainsi que les précisions apportées entre crochets ne figurent pas dans le texte original et ont été ajoutés par la revue.



Page de droite : à Couëron, dressé au-dessus du fleuve, un pylône électrique.
© Franck Tomps

Guy-Pierre Chomette (textes) et Franck Tomps (photos), *Des Rives. Voyage dans l'estuaire de la Loire*, éditions 303, mai 2019, 320 pages, 22 €.

1. Jean Couédel, Michel Hervy, Taxiarchi Kostoula, Michel Lucas, Georgiou Sifaki et Nicolau Tsakalou.





<https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/coueron-44220/coueron-des-rives-l-histoire-des-gens-d-ici-6468088>
Publié le 03/08/2019

Couëron. Des rives, l'histoire des gens d'ici

Leur projet sur l'Estuaire a nécessité quatre ans, des centaines de kilomètres à pied et une vingtaine d'étapes. Des Rives est né, porté par des rencontres et des témoignages inoubliables.

Leur projet a mis quatre ans à éclore, mais Des Rives (éditions 303) est né, soit le récit de voyage de Guy-Pierre Chomette et Franck Tomps. Celui d'un estuaire qu'ils ont parcouru à pied, de la grue grise à Nantes, par la rive nord, jusqu'à la pointe de

Chemoulin, en passant par Couëron, entre autres lieux.

En 2015, c'est depuis Port-Launay que l'aventure a débuté. Guy-Pierre Chomette, Parisien, est arrivé à Nantes en 2013. « Avec un ami photographe, nous avons réalisé quelque chose de similaire dans le Grand Paris, où nous avons suivi, à pied, toutes les futures lignes de métro du Paris Express et les territoires traversés. »

À la sortie du livre, en 2014, Guy-Pierre Chomette est à Nantes. Il y rencontre Franck Tomps, photographe. « Mon désir était de me plonger dans l'environnement nantais cette fois-ci, poursuit Guy-Pierre Chomette. Au début, on pensait autour de Nantes. Mais on m'a indiqué que le territoire fantastique, ici, c'était l'Estuaire. Ainsi sommes-nous partis, sans trop de documentation. Et marcher était génial, nous avions l'impression de partir en voyage alors que nous n'étions qu'à 30 km de chez nous. »

Un projet multi supports

La réalisation Des Rives s'est bâtie sur quatre piliers. D'abord, un livre de 320 pages, publié aux éditions 303, qui rassemble une quarantaine de témoignages d'Estuariens rencontrés au fil du voyage.

Sur les 5 000 photos prises par Franck Tomps, seule une centaine a été retenue pour le livre et l'exposition, second pilier du projet,

qui se tient en ce moment au Lieu unique, à Nantes (1).

Le troisième pilier sera un cycle de tables rondes, qui débute le 30 août, à 19 h, au Lieu unique. Quant au quatrième, il consistera en un web documentaire, réalisé avec le service de l'inventaire du patrimoine de la Région, pour une mise en ligne au printemps 2020.

Lors de leur passage à Couëron, Guy-Pierre Chomette a été interpellé, au détour de la cité du Bossis, par le nom de la rue Nicierewicz. « Une évocation, car j'ai voyagé en Europe de l'Est. Là, je découvre qu'il y a une communauté polonaise, et je tombe sur Bronislawa Drobysz, ex-résistante polonaise en 1944, qui me raconte son histoire », confie-t-il.

Au bistrot du Paradis, l'auteur et le photographe rencontrent Krystel Druais, qui narre elle aussi son parcours. « Pour nous, elle posera dans un débordement de la Loire, sur l'embarcadère, les pieds dans 10 cm d'eau. On pourrait presque croire qu'elle marche sur l'eau », s'amusent-ils.

L'exposition au Lieu unique bénéficie du soutien financier du Voyage à Nantes, et de l'habillage sonore de deux créatrices, Anne-Line Drocourt et Cécile Préfol. « Quant à l'ouvrage, le Voyage à Nantes donne une réelle visibilité au livre et aux derniers piliers à venir. »

À Couëron, il est possible de se procurer le livre au bistrot du Paradis, où Guy-Pierre Chomette a promis une prochaine visite à Krystel Druais.

(1) Des rives – Voyage dans l'estuaire de la Loire, au Lieu unique, jusqu'au 1er septembre.

MÉDIA

303



© Franck Toms

303, la revue culturelle trimestrielle des Pays de la Loire revient avec *Des rives : voyage dans l'estuaire de la Loire*. Le journaliste Guy-Pierre Chomette et le photographe Franck Toms y dépeignent la mosaïque d'un estuaire méconnu. Un périple à travers zones portuaires, réserves naturelles, terres agricoles et emprises industrielles pour redécouvrir les rives de Nantes à Saint-Nazaire. Saisissant.

Parution le 6 juin - 22 €

À lire

Voyages sensibles au fil de l'estuaire

L'ouvrage *Des rives* est le fruit d'une collaboration entamée en septembre 2015 entre Franck Toms, photographe formé à l'école Louis-Lumière, et son complice Guy-Pierre Chomette, ancien journaliste devenu auteur. **« Nous sommes partis de la grue grise de l'île de Nantes et nous avons parcouru d'abord la rive nord, jusqu'à la pointe de Chémoulin, déroule Guy-Pierre Chomette. Au retour, nous sommes partis de la pointe du Pointeau pour retourner jusqu'à Nantes, par la rive sud. »**

Une promenade à pied, qui a donné naissance à un récit de voyage. **« L'idée était de raconter une histoire de l'estuaire, affine Guy-Pierre Chomette. Nous nous sommes laissés guider par nos rencontres : des habitants, des gens qui travaillent dans l'estuaire, des pêcheurs, mais aussi des spécialistes des questions environnementales. »**

Une longue balade que les deux hommes ont faite côte à côte, mais en



Franck Toms et Guy-Pierre Chomette donnent la parole à ceux qui « parlent de l'estuaire avec pasison ».

| CRÉDIT PHOTO : FRANCK TOMS

poursuivant chacun son imaginaire. À l'arrivée, ils les ont confrontés : **« Guy-Pierre a un langage poétique, assez imagé. Pour ma part, je cherche non pas à illustrer quoi que ce soit mais à créer un dialogue entre les images, sur un territoire donné »,** analyse Franck Toms.

Des Rives (22 €, en librairies et sur www.editions303.com) sera présentée en avant-première, ce week-end, à Débord de Loire, disponible sur le stand librairie du parc des Chantiers, où Guy-Pierre Chomette et Franck Toms dédicaceront dimanche après-midi.





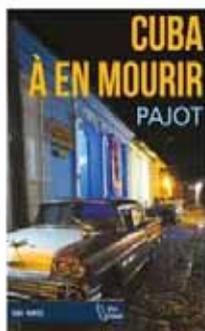
Voyage au bout du livre : Des auteurs, des livres (juin 2019)

1 juin 2019 | Littérature, Podcast Emission | Altern'Ados, Emissions

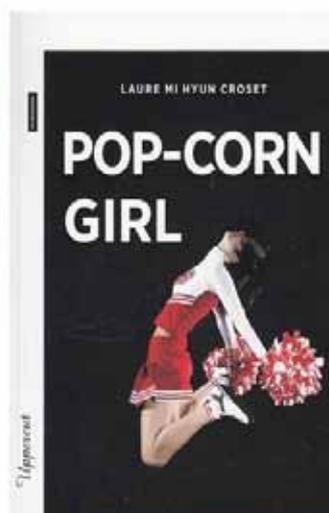


Podcast: Lire dans une autre fenêtre | Télécharger (Durée: 46:51 — 107.2MB)

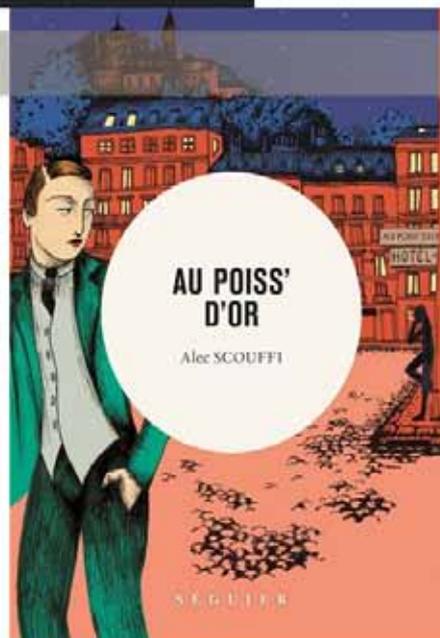
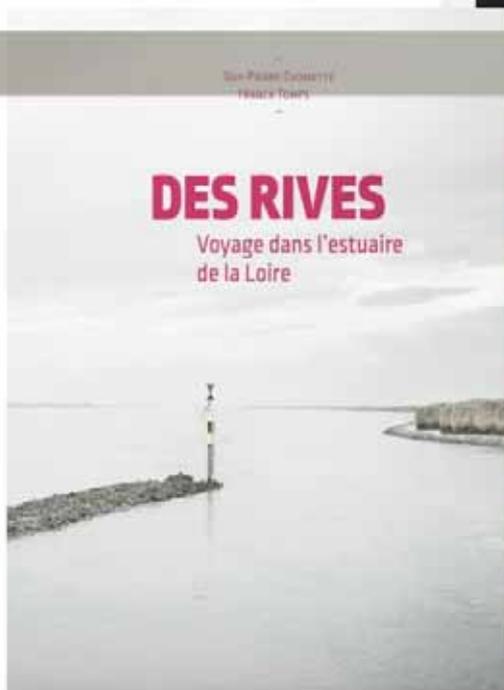
Abonnez-vous à nos podcasts : [Android](#) | [Google Podcasts](#) | [RSS](#) | [Autres](#)



Amandine Glévarec présente « Cuba à en mourir » de Stéphane Pajot (D'Orbestier), « Pop Corn Girl » de Laure Mi Hyun Croset (BSN Press) et « Des Rives » Voyage dans l'estuaire de la Loire de Guy-Pierre Chomette et Franck Toms (éditions 303), Daniel Raphalen présente « La mer monte » de Aude Le Corff (Stock) et « Au Poiss' d'Or » de Alec Scouffi (éditions Séguier)



Poster le commentaire
Votre adresse de messagerie ne sera pas publiée. Les champs obligatoires sont indiqués avec *



Le fait du jour

L'estuaire de la Loire

DÉCOUVERTE. Guy-Pierre Chomette, journaliste, et Franck Tomps, photographe, ont arpenté l'estuaire de la Loire pendant quatre ans. Leur livre révèle un espace encore bien mystérieux.

Presse Océan : Comment résumeriez-vous l'estuaire ?

Franck Tomps : « C'est un vaste terrain de jeu, avec une immensité et une diversité de paysage extraordinaire. »

Guy-Pierre Chomette : « C'est un territoire évanescant, difficile à percevoir en termes d'imaginaire. La biennale d'art contemporain a un peu amélioré les choses. Il reste encore à caractériser. C'est un territoire en friche et à découvrir. »

Une grande partie de l'estuaire est invisible et inaccessible !

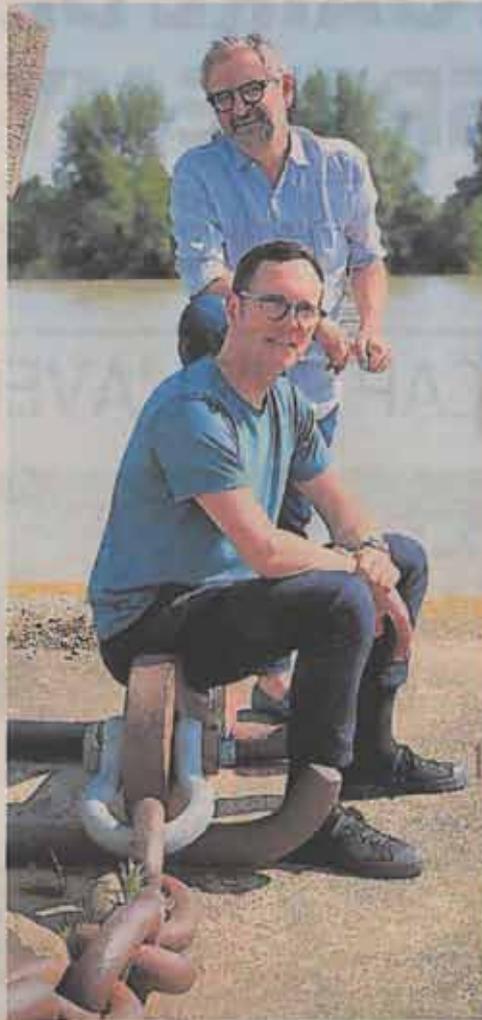
F.T. : « Le but de notre parcours a été d'aboutir à la Loire à chaque fois avec les difficultés que l'on a rencontrées. C'est pour cela que l'estuaire est inconnu. »

G-P.C. : « Toutes les routes importantes contournent l'estuaire et font tout pour l'éviter. Il y a bien des petites routes qui y mènent, souvent en cul-de-sac, comme à Lavau-sur-Loire ou à Maison Verte à Corsept. Il est difficile d'accès. »

L'estuaire est un territoire multiple.

F.T. : « L'estuaire ce n'est pas uniquement le fleuve. C'est une complexité de territoires, de prés humides... »

G-P.C. : « Les endroits où l'on peut embrasser l'estuaire dans une globalité sont rares. Dans les terres humides des marais d'Audubon, on a une vue parcellaire, on ne voit pas



Guy-Pierre Chomette écrivain et Franck Tomps, photographe ont sillonné l'estuaire durant trois ans

Photos PO-Eric Cabanas

le fleuve. À l'inverse, sur le pont de Chevire ou celui de Saint-Nazaire on voit le fleuve et l'on perçoit moins les terres humides. À la tour aux moutons près de Donges Est on a une vue plus globale. »
F.T. : « C'est d'ailleurs le but de l'installation des belvédères tout au long de l'estuaire. »

Que pensez-vous de cette volonté de le faire découvrir au grand public ?

F.T. : « C'est le point de départ de quelque chose de très intéressant. Faire connaître ce territoire sauvage par la culture est la bonne entrée en matière et cela a bien fonctionné. »

G-P.C. : « La culture est un usage inattendu du fleuve et de l'estuaire. On pense à la pêche, à l'agriculture, à l'élevage, à l'industrie, on ne pense pas forcément à la culture. C'est pour cela qu'il y a eu cet impact, permettant aux gens de la région et, au-delà d'avoir des points d'identification, des marqueurs de l'estuaire. »

Que pensez-vous de cette arrivée du grand public, comme à Lavau ?

G-P.C. : « Il n'y a pas encore foule. Et sans l'observatoire de Kawamata et sans ce genre d'infrastructure il n'y aurait pas la possibilité d'avoir ce panorama de l'estuaire. »

Propos recueillis par Eric CABANAS

ZOOM

Un livre pour un voyage découverte



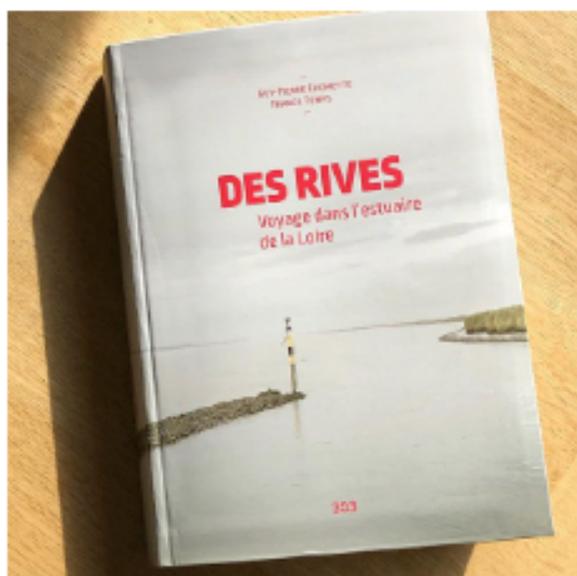
« Des rives », textes de Guy-Pierre Chomette et photos de Franck Tomps.

Livre. « Réaliser ce livre « Des rives : voyages dans l'estuaire de la Loire », nous a conduits à arpenter ce territoire du matin au soir durant trois saisons. Nous avons interrompu l'hiver. Nous avions besoin de rencontrer les gens pour qu'ils nous racontent l'estuaire et en faire un récit de voyage. On a trouvé un point commun chez tous : un enthousiasme communicatif, une passion commune de l'estuaire, même si c'est un territoire difficile à appréhender et à

vivre. Le caractère des gens s'en ressent, ils ont un tempérament bien trempé, souvent de fortes personnalités, avec beaucoup d'enthousiasme et le bonheur de le partager. Mais ce n'est pas une vision exhaustive », expliquent les deux auteurs. Tiré à 3 500 exemplaires cet ouvrage (320p., carte illustrée de Nathalie Fonteneau, Éditions 303, 22 €) est prolongé par une exposition présentée au Lieu Unique et un Web documentaire.

lundi 1er juillet 2019

La Quotidienne, mardi 2 juillet 18h00



Des Rives, voyage(s) en mots, photos et sons au coeur de l'estuaire.

par **Pascal**

"Des Rives", c'est un ouvrage né de la rencontre entre l'auteur et écrivain **Guy-Pierre Chomette** et le photographe professionnel **Franck Tomps**.

Pendant quatre années, ils sont sillonné l'estuaire de la Loire, de Nantes à Saint-Nazaire. Ils ont sillonné à pied ce territoire entre terre et ciel, véritable mosaïque faite de zones portuaires, réserves naturelles, terres agricoles, emprises industrielles, espaces urbains.

Ils ont su saisir cette nature insolite et sauvage qui côtoie et/ou alterne avec des infrastructures érigées par l'Homme.

"Des Rives" est un ouvrage édité par les **éditions 303**.

"Des Rives", **l'expo au lieu unique** du 6 juillet au 1er septembre 2019. Dans le cadre du **Voyage à Nantes**.

A l'ouvrage "Des Rives" s'est jointe pour l'exposition, une interprétation sonore de l'estuaire, avec les prises de son et les compositions sonores des réalisatrices **Anne-Line Drocourt** et **Cécile Préfol**.

Interview : **Pascal Massiot**.

Réalisation : **Théo Benoit-Hambourg**.

Actualité / Pays de la Loire / Saint-Nazaire

Saint-Nazaire. Table ronde autour de l'estuaire



L'estuaire de la Loire. | OUEST-FRANCE

Ouest-France Michel GDDIN

Publié le 29/09/2019 à 13h11

ABONNEZ-VOUS

ÉCOUTER

LIRE PLUS TARD

Newsletter Saint-Nazaire

Chaque matin, recevez toute l'information de Saint-Nazaire et de ses environs avec Ouest-France

✉ Votre e-mail OK

Notre e-mail est collecté par le Groupe SIFA Ouest-France pour recevoir nos actualités. [En savoir plus](#)

Le Département organise une table ronde autour de l'ouvrage Des Rives – voyage dans l'estuaire de la Loire, aux Abeilles, mardi 1er octobre.

Créez un site Web en moins d'une heure avec notre NOUVEL outil.

Inscrivez-vous gratuitement et lancez-vous immédiatement.

Lancez-vous gratuitement

GoDaddy

En parlant à la rencontre des habitants de l'estuaire pour dresser un portrait subjectif et sensible de ce lieu de vie, Guy Pierre Chomette et Frank Tomps ont parcouru à pied les rives de la Loire de Nantes à Saint-Nazaire

PUBLICITE

à partir de 65€

Ibis

et le 31 décembre 2019, hors prestations annexes, hors taxe de séjour. Sous réserve de disponibilité. Voir conditions

Read created by Touch

Ils rendent compte de leur voyage dans un livre *Des Rives – voyage dans l'estuaire de la Loire* (éditions 303, paru en juin 2019) et dans un webdocumentaire enrichi par les sons recueillis par Cécile Préfel et Anne-Lino Drocourt.

Les auteurs poursuivent leur voyage par un cycle de quatre tables rondes, où viendront témoigner des estuariens et des experts sur la mosaïque estuarienne.

Cette table ronde, organisée par le Département, se fera en présence de Laurent Théry, urbaniste, préfet honoraire ; Philippe Grosvalet, président du département ; Cécilia Stéphan, directrice de l'association Estuarius ; Pascal Fréneau, membre du directoire de Nantes Saint-Nazaire port.

Mardi 1^{er} octobre, à 20 h, aux Abeilles. Gratuit. Réservation conseillée sur atlantique.fr/table-ronde-estuaire

#Saint-Nazaire



EN DIRECT | RÉÉCOUTER UNE ÉMISSION

VOUS ÊTES SUR : **RCF**

CHANGER

VOUS ÉCOUTEZ

8H52 : 8H54 | LA MATINALE | [La chronique Cinéma](#)

[LES ÉMISSIONS](#) [LA MATINALE](#) [ACTUALITÉ](#) [SPIRITUALITÉ](#) [CULTURE](#) [VIE QUOTIDIENNE](#) [PODCASTS](#)

Vous êtes ici : Accueil > La matinale > Trois questions à... > Un livre retrace 70 ans de Festival d'Anjou

Un livre retrace 70 ans de Festival d'Anjou

Présentée par *Marion Bastit*



S'ABONNER À L'ÉMISSION

TROIS QUESTIONS À... | VENDREDI 7 JUIN À 7H40 | DURÉE ÉMISSION : 3 MIN



© 2019 RCF Anjou - Olivier Piat

Le Festival d'Anjou fête ses 70 ans cette année. Un livre sortira pour l'occasion, lundi 10 juin, lors de la première, au château du Plessis-Macé. Cet ouvrage de 200 pages retrace l'histoire de l'évènement, avec des témoignages d'artistes et de nombreuses images d'archives. L'Angevin Olivier Piat est l'un des cinq auteurs de ce livre. Il a interrogé une quinzaine d'artistes pour tenter de saisir ce qui fait l'identité du Festival d'Anjou.



0:11

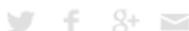


3:27



INTÉGRER À MON SITE

PARTAGER



Radio Campus, La Quotidienne, 70 ans de théâtre !, 14 juin 2019 , par la rédaction.

revue 303



La Quotidienne du livre événement : 70 ans de théâtre !

La rédac / La quotidienne du Festival d'Anjou / 14 juin 2019

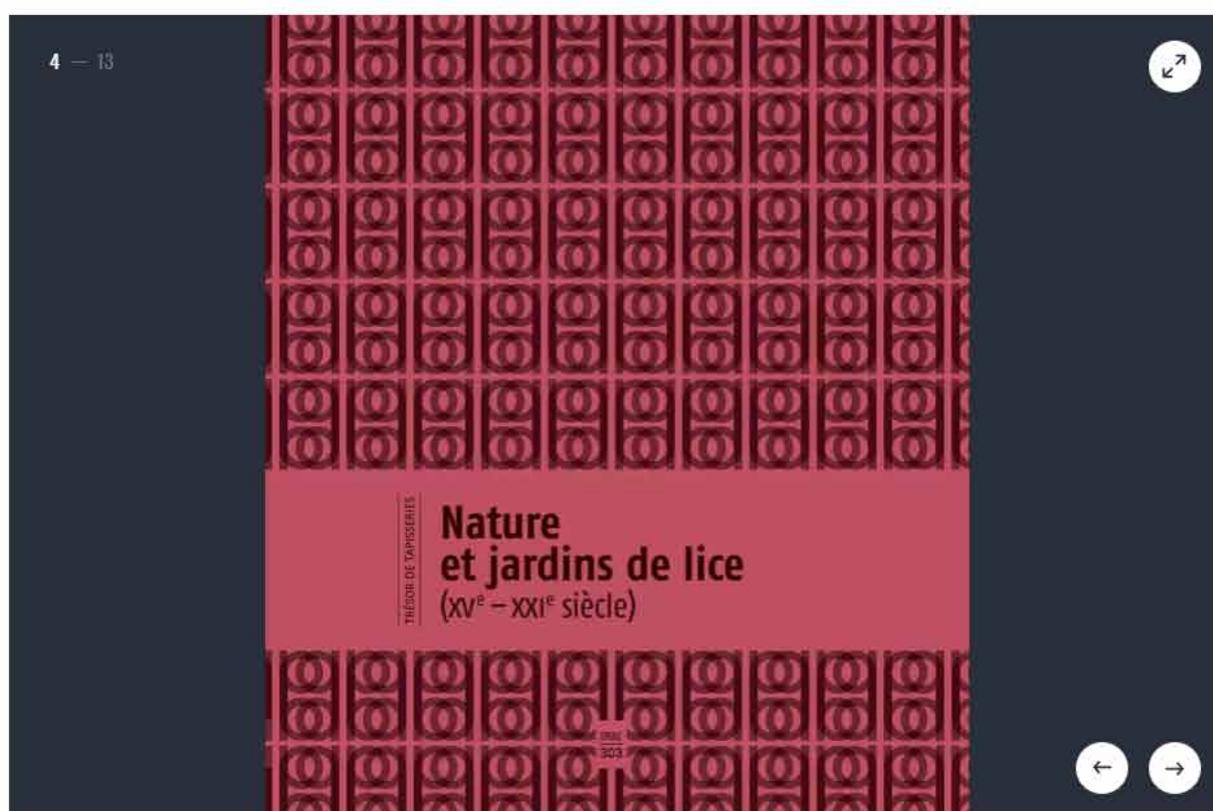
BILLET DE BLOG

Lucien Jedwab

Des (beaux) livres sur les arbres, les plantes ou les jardins (à lire en attendant le printemps)

En cette saison de repos pour la végétation, de nombreux ouvrages sur les plantes et les jardins permettent d'attendre (sans trop d'impatience) la belle saison.

Publié le 09 décembre 2019 à 16h25 - Mis à jour le 09 décembre 2019 à 16h29

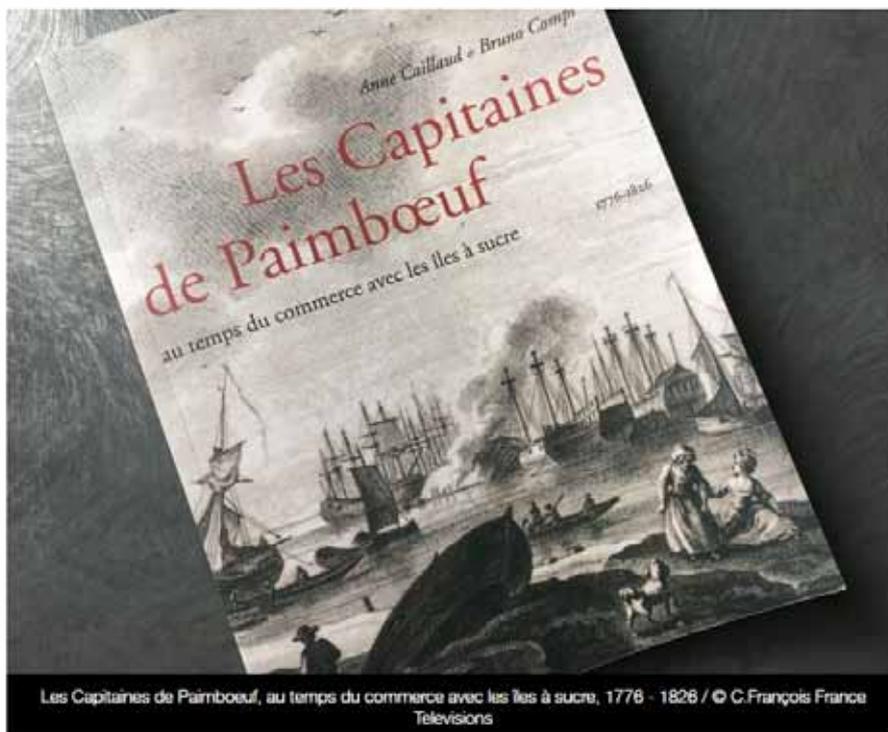


"Nature et jardins de lice (XV^e-XXI^e siècle)", collection "Trésor de tapisseries", collectif, DRAC/303, 128 p., 10 €

Ce beau catalogue accompagne l'exposition qui, au château d'Angers, présente jusqu'au 15 mars 2020 des tapisseries ayant pour thème la nature ou les jardins. Une grande partie des chefs-d'œuvre exposés – et ici analysés et commentés avec érudition – est issue des collections de la cathédrale angevine. Les tapisseries millefleurs du Moyen Âge ou de la Renaissance, les représentations de jardins symboliques tout autant que les « légumes » des XVII^e-XVIII^e siècles sont un enchantement pour le regard – et une mine d'informations pour les spécialistes. En conclusion de l'ouvrage, un petit herbier, dû à l'historienne des jardins Isabelle Levêque, inventorie la flore des tapisseries médiévales présentées. DRAC/303

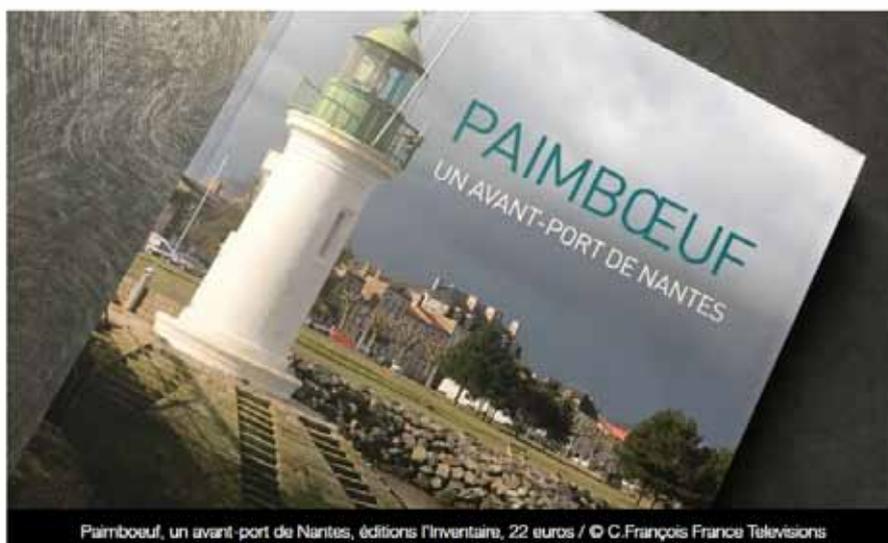
Cette sélection de livres de jardin de fin d'année nous emmène à Trianon (à Versailles), dans des jardins sublimes mais... ruineux, en Touraine et dans les alentours, sur des tapisseries de haute et basse lice, dans l'herbier de Joséphine (de Beauharnais), chez Monet et Renoir, mais aussi Kandinsky, dans un jardin de rêve (au Maroc), au Domaine du Rayol (dans le Var), au pied d'arbres remarquables ou dans les branches d'arbres tout court, ainsi que dans l'univers des graines, la chambre à coucher des fleurs ou... l'enfer du poison végétal.

Lucien Jedwab



Paimboeuf, un temps oubliée, revient en force. L'architecture de ses maisons fascine et interpelle.

Le livre "Paimboeuf, un avant-port de Nantes" nous propose une visite dans le Paimboeuf d'aujourd'hui, tout en expliquant l'histoire moderne du port de Loire. Des cales pavées bordant le fleuve aux sites industriels en friche en passant par les passages couverts, les cours intérieures, les maisons de capitaines....la balade est riche d'enseignements, dans ces Cahiers du Patrimoine parus chez l'Inventaire, avec la collaboration de la Revue 303 et le soutien de la Région des Pays de la Loire.





Jean-Louis Bourgeois

Thomas Renard « Un idéal de pureté et de simplicité »

L'historien en art et en architecture explique pourquoi et comment la cabane a survécu à la modernité

ENTRETIEN

l'age de cette pensée tout à la fois émancipatrice et anti-urbaine.

Même de conférences en un hôpital de l'art à l'université de Nantes, Thomas Renard est l'auteur d'un article intitulé « Le mythe de la cabane ou l'histoire primitive de l'architecture » (n° 141, mai-juin 2017) publié dans la revue JCS.

Quelle place est faite à la cabane dans l'histoire de l'architecture ?

Pour Vitruve, au I^{er} siècle avant J.-C., la construction des premières cabanes marque le début de l'architecture et du chemin des hommes vers la civilisation. Après lui, les théoriciens qui ont essayé d'imaginer l'origine des constructions humaines se sont penchés sur cette idée de la cabane primitive. L'abbé Laugier place en description de son *Fessat sur l'architecture* (1753) une grange représentant une cabane composée de quatre troncs d'arbres sur lesquels quelques branches ont été dressées pour former un toit. Cette image est non seulement celle de l'origine de l'architecture, mais elle devient alors un modèle de beauté que les architectes devraient garder à l'esprit. Le rationalisme d'Auguste Viollet le Duc au XIX^e siècle, puis le modernisme d'Auguste Perret, de Mies van der Rohe ou encore Le Corbusier au XX^e siècle ont inventé l'image de cette cabane primitive comme modèle idéal de beauté. La disparition des ornements au profit d'une structure poteau-poutre clairement lisible est la conséquence de cette pensée, quand bien même le béton armé aurait remplacé le bois.

Quelles sont ses significations symboliques ?

L'idée symbolique de la cabane inclut celle d'un idéal de pureté et de simplicité que la société aurait pas corrompu. Elle s'appose à la décadence des manoirs que trahit l'oubliance de décors surchargés. Le Corbusier choisit ainsi de passer ses derniers été dans un cabanon ergonomique et fonctionnaliste à Roquebrune-Cap Martin. Dans le cadre de la pensée rationaliste, la cabane revêt aussi les vertus morales attachées au regard du bon usage. Pour autant, c'est déjà un acte de culture qui arrache l'homme à l'état de nature et le protège d'un monde menaçant, à l'image de celle que se construisit Robinson Crusoé dans le roman homonyme de Daniel Defoe.

Dans un mouvement inverse, elle peut servir de refuge à l'homme cherchant à fuir les villes pour tenter de recouvrer un lien avec la nature. Dans *Wilden (1944)*, il s'agit d'une œuvre influente durable sur l'imaginaire des États-Unis. Henry David Thoreau raconte les deux ans durant lesquels il se coupe de la société pour vivre en autarcie dans une cabane. L'œuvre du grand architecte et urbaniste américain Frank Lloyd Wright se situe dans l'éri-

Comment et pourquoi la cabane a-t-elle survécu à la modernité ?

A l'opposé de la banalité de beaucoup d'architecture pavillonnaire, ces constructions apparaissent comme uniques et imaginatives. À l'image du futuriste Cheval, des artistes autodidactes récupèrent, accumulent et assemblent les rebuts de la société pour créer des constructions extra-utiles. Le Canadien Richard Greeno est l'un des plus emblématiques. Dans les années 1960, il quitte Montréal pour vivre dans la forêt. Il commence à occuper des débris et à assembler de fait autogènes cabanes dans lesquelles tout angle droit est banni. Ces constructions semblent défier les lois de la gravité et se tiennent pourtant que grâce à des liens de nylon.

Que vous inspirent les cabanes des ZAD, telle celle de Notre-Dame-des-Landes ?

Elles incarnent les idéaux poétiques des gens qui y vivent. Ces cabanes découlent à la multitude de règles et de normes juridiques qui pèsent sur toute construction. Elles sont des ouvrages collectifs, produits selon une écoute mise baser sur la récupération, le troc et l'autoconstruction. Elles se veulent un modèle de sobriété économique, saines et détoxifiées, répondant au mieux aux enjeux écologiques. Mais on y trouve aussi une inventivité formelle et les traces d'un savoir-faire technique, notamment dans le travail du bois. Si l'on considère le nombre d'étudiants en architecture ayant visité les ZAD, notamment celle de Notre-Dame-des-Landes, on peut supposer qu'elles auront un certain écho dans le travail des architectes durant les prochaines décennies.

Comment expliquez-vous l'engouement que l'on observe pour la cabane ?

Elle évoque des images rassurantes et positives liées à l'intimité. Mais sont les enduits qui n'ont pas construit une cabane leur service de refuge postérieur, mais qui témoignent aussi d'un premier acte d'appropriation du monde. Devenir isolés, certaines corrélativement à un contrôle. Il y a une dimension poétique à vouloir se greffer en hauteur sur un bâtiment existant. Mais il y a aussi un acte politique à tenter le sol de la normalité, à l'image de Côme, le héros du *Furor* perché d'Alco Calvino, qui préfère vivre dans les arbres. S'il y a un engouement pour les cabanes, c'est parce que dans leurs formes et leurs matériaux, elles résistent à la standardisation de l'architecture. Autour de nous, les objets uniques sont rarissimes. La cabane est le modèle diamétralement opposé aux non lieux standardisés qu'a bien décrit Marc Augé. In cela, elle offre l'espoir d'y explorer une vie hors normes. ■

PROFOS SCOTTELLAS (P.), 6. DE M.

coeurs de production et de consommation) l'anthropologue élargit la liste des slogans et concepts associés à l'image des cabanes et utilisés par les publicités. « À travers les cabanes, soulignait-elle, les grandes surfaces présentent une image floue d'indépendance à l'égard des monopoles et de liberté de choix pour le consommateur propre à exciter les grandes peurs alimentaires contemporaines. »

D'autres grandes peurs ont surgi depuis. À commencer par l'engouement écologiste, dont la prise de conscience croissante a mené au déclin de la vignette aux cabanes, et à ce qu'elles symbolisent. Aux préoccupations de certaines grandes surfaces qui, il y a vingt ans, cherchaient à « nettoyer sur le plan éthique leur activité commerciale », ont succédé des états d'âme citoyens, de plus en plus partagés. « Peut-être éprouve-t-on le besoin de se nettoyer la tête et le corps de tout un tas d'excès de consommation, de pollution », s'interroge Marie Dominique Gibonni Giapon, docteur en la spécialisation d'un système qui pousse les individus à manipuler l'information. On peut éprouver « un sentiment de honte vis-à-vis de la nature qui ne vaît pas il y a vingt ans », observe l'anthropologue.

Il procède de cette nature même, la cabane semble répondre à la crise écologique. Comme si elle était douée de parole et prompt à s'empourner. « Chaque chapitre de

« DES MANIFESTATIONS DE RÉSISTANCE PASSIVE AUX FORMES SOCIALES CONTEMPORAINES »

BERNARD PICON
sociologue

ce livre atteste bien que les cabanes, cabanons et campements sont des objets indisciplinés, relevant déjà de la sociologie. Bernard Picon, il y a vingt ans, en conclusion de l'ouvrage qui leur était consacré. « Ceux qui, comme de mauvais élèves, les adoptent et les occupent se jouent des règles, des normes, des catégories, des clivages communautaires établis dans les sociétés modernes », ajoutait-il, préchant qu'« en ce sens, les cabanes peuvent s'interpréter comme des manifestations de résistance passive aux formes sociales contemporaines ».

« Ces espaces critiques que sont les cabanes, on les retrouve dans le contexte des fêtes rurales qui agitent le monde aujourd'hui », relève aussi Gilles A. Tiberghein. « Perché dans un arbre, transformé en baraque, en

loggia dans un bois ou au fond d'un champ, la cabane constitue un élément essentiel de l'imaginaire que véhiculent les luttes environnementales », note l'historien de l'art Jean Zurborn dans la revue JCS.

« LE MOYEN DE "FAIRE COMMUNAUTÉ" »

Tous deux évoquent, bien sûr, la « cabane à défilants » (ZAD) de Notre-Dame-des-Landes, où ces abris ont constitué par eux-mêmes matière d'actes de résistance contre le projet de construction d'une nouvelle autoroute. Dans la ZAD, écrit M. Zurborn, « la cabane est conçue, préparée, construite collectivement en assemblant les compétences. Les dispositions, les matériaux, le caractère de venant à la fois le résultat et le moyen de "faire communauté" ».

En passant ainsi de l'individuel au collectif, la cabane a encore fait preuve de sa grande malléabilité. Et de sa force. « Les cabanes ignorent les catégories juridiques du bâti et du non-bâti, du dedans et du dehors, du naturel et de l'artificiel, elles résistent de l'improbable au-delà de tous », relevait Bernard Picon. Le sociologue soulignait la « portée sans métaphorique conditionnée » de la cabane, « à la fois image de résistance que multiples fonctions contemporaines et parabole réinterprétée ». Ce qui, au regard de son apparence si modeste et fragile, constitue sans doute son ultime paradoxe. ■

JEAN BAPTISTE DE MONTVALON

La cabane, symbole de liberté et de résistance

Edifices uniques – une fois détruites, elles ne peuvent être refaites à l'identique –, réponse à l'urgence écologique, élément constitutif des « zones à défendre », les « petites maisons » interrogent au moins autant qu'elles attirent

Elles sont partout. Perchées, sur l'eau, à même le sol. Éphémères et omniprésentes. Précisées ou luxuriantes. Faites d'une simple rappe-bordoir sous la table de la cuisine ou avec spa intégré et jacuzzi privatif, pour des séjours aussi « insolites » qu'agréables. On les croyait réservées à la fertile imagination des enfants et aux besoins des sans-abri, les voilà qui hibernent des touristes, et qui séduisent même sur l'ensemble d'une agglomération paillardescente, sans doute pour faire oublier un instant soit peu le prix du mètre carré dans la capitale. Les cabanes sont « tendance ». Pourquoi cette mode au XXI^e siècle ? Quelles réalités – ou quels fantasmes – traduit-elle ?

Restent-ils au moins le refuge de la simplicité, ces abris dont chacun s'enrichit ? Ouverts à tout vent, ils accueillent aussi bien les noctes (très) savants. Au détour d'un beau numéro que 303, une revue culturelle

des Pays de la Loire, a consacré au sujet, on trouve déjà cette question : « La cabane est-elle une hétérotopie dans le sens de la définition d'une "utopie située" donnée en 1967 par le philosophe Michel Foucault (1926-1984), ou plutôt la figure d'une hétérochronie ouvrant une conception plus ouverte de l'architecture ? » Les cabanes interrogent, au moins autant qu'elles attirent.

« OBJET ÉTONNANMENT VERSATILE. » Difficiles à saisir, elles s'échappent quand on s'en approche, comme allergiques à toute définition. Dans un ouvrage collectif (éprouvé), *Cabanes, cabanons et campements*, issu de journées scientifiques organisées par la Société d'écologie humaine en novembre 1999 à Perpignan, et publié en 2000, l'écologue Bernard Brun, alors maître de conférences à l'université d'Aix-Marseille, décrit cet « objet étonnamment versatile. » « *Parle-t-on de cabanes, et c'est tout un pouvoir d'évocation, varié à l'infini, qui se trouve enclenché.* »

« PARLE-T-ON DE CABANES, ET C'EST TOUT UN POUVOIR D'ÉVOCACTION, VARIÉ À L'INFINI, QUI SE TROUVE ENCLENCHÉ. »
BERNARD BRUN
écologue

pouvoir d'évocation, varié à l'infini qui se trouve enclenché : quel de commun en effet entre une cabane de berger dans un alpage et une cabane de chasse dans un marais, entre une cabane construite en îles ondulées, une en roseaux et une en pierre qui durent des siècles ? ». Interrogeait-il.

Il ajoutait : « Difficile de ne pas noter le caractère poétique de constructions aussi diverses à l'extrême liberté qui préside à leur construction », et quand l'ironie écumait la « liberté dans le choix des matériaux, des formes et des couleurs, liberté à l'égard des règles constructives qui régissent la construction de vraies maisons, mais avec liberté contrainte par les ressources et les conditions du milieu, ce qui permet à la créativité de produire un résultat qui témoigne d'une étroite adaptation aux situations écologiques locales ».

Cette infinie liberté consubstantielle à la cabane, le philosophe Gilles A. Tiberghien en a pris la mesure pas à pas depuis

vingt ans. « C'est en hibernant pendant l'hiver une cabane dans le Vermont que j'ai commencé ce texte », écrit ce spécialiste du land art et de l'art dans le paysage, en préambule de ses *Notes sur la nature, la cabane et quelques autres choses*, rééditées en 2011 aux éditions du Filin. De cette expérience américaine, de ses voyages et de ses lectures, l'auteur a conclu que la cabane est moins un espace physique qu'un « lieu psychique », « une expression qui s'inscrit dans le choix des matériaux, des formes et des couleurs, liberté à l'égard des règles constructives qui régissent la construction de vraies maisons, mais avec liberté contrainte par les ressources et les conditions du milieu, ce qui permet à la créativité de produire un résultat qui témoigne d'une étroite adaptation aux situations écologiques locales ».

« Cette infinie liberté consubstantielle à la cabane, le philosophe Gilles A. Tiberghien en a pris la mesure pas à pas depuis vingt ans. « C'est en hibernant pendant l'hiver une cabane dans le Vermont que j'ai commencé ce texte », écrit ce spécialiste du land art et de l'art dans le paysage, en préambule de ses *Notes sur la nature, la cabane et quelques autres choses*, rééditées en 2011 aux éditions du Filin. De cette expérience américaine, de ses voyages et de ses lectures, l'auteur a conclu que la cabane est moins un espace physique qu'un « lieu psychique », « une expression qui s'inscrit dans le choix des matériaux, des formes et des couleurs, liberté à l'égard des règles constructives qui régissent la construction de vraies maisons, mais avec liberté contrainte par les ressources et les conditions du milieu, ce qui permet à la créativité de produire un résultat qui témoigne d'une étroite adaptation aux situations écologiques locales ».

« Chaque cabane est unique » « Construire une première fois, elle ne peut, une fois détruite, être remplacée à l'identique. » « Nous habitons les maisons mais pas les cabanes », note ensuite Gilles A. Tiberghien, qui souligne que dans ces abris, « tout est éphémère, provisoire ». « La cabane est une habitation qui se construit sur des rivières », écrit-il. Autre différence, contrairement aux maisons, les cabanes « n'ont pas de toit, pas de lit, ni de porte entre l'intérieur et l'extérieur ». Elles « ne sont abritées que pour mieux nous exposer au monde ».

« POLYMORPHIE ET FUYANT. » Ce n'est pas la seule de ses contradictions. S'appuyant, dans l'ouvrage édité par la Société d'écologie humaine, sur les travaux qu'elle avait précédemment menés pour la CNRS dans les Landes de Gascogne, l'anthropologue Marie-Dominique Ribreau-Guyon avait écrit à son tour « l'extrême diversité » des cabanes, « objet polymorphe et fuyant ». Pour ensuite s'attarder, elle aussi, sur un paradoxe : le décalage entre la symbolique de ce lieu « qui se lit minimaliste » et la réalité de son usage, point d'orgue de ce grand écart : l'utilisation, par un centre commercial « absolument monumental » de la banlieue de Bordeaux, de l'image d'un ponton de pêche afin de masquer « tout ses excès ». A sa suite, avait elle observé, « nombre de grandes surfaces se sont engagées dans le créneau cabane qui entre finalement en résonance tant avec la sensibilité écologique contemporaine qu'avec l'imagerie locale ». « *Rédaction étroite à la nature sauvage, désengagement du monde civilisé, vie à l'intérieur/extérieur, autoconstruction, hétérologie, jouissance dans le présent, gastronomie, circuits*

La vogue américaine des micro-maisons

Aux Etats-Unis, pays de l'hyper-consommation et de l'espace XXI, certains expérimentent la décroissance. Ecologie, philosophie, politique et finance sont mises en avant

WILSON PEREIRA - correspondant

Au pays du gigantisme, les adeptes américains de la micro-maison (tiny house) ne sont pas légion, mais ils constituent une communauté active sur les réseaux sociaux, décrit par le menu leur mode de vie, leur philosophie, leurs « bons plans », leurs rêves. Il y a ceux qui posent des fondations, ceux qui déménagent souvent, ceux qui les mettent sur roues ou sur pilotes. Ceux qui les déclarent à la mairie et ceux qui préfèrent passer sous les radars. Un petit monde érigé en « mouvements », qui formalise des revendications et a fondé une association, l'American Tiny House Association (ATHA), pour les porter.

« On ne compte pas le nombre de personnes vivant en micro-maisons », confie Tracey Harris, une sociologue canadienne qui a écrit un ouvrage sur le phénomène des tiny houses aux Etats-Unis, *The Tiny House Movement: Challenging Our Consumer Culture* (Leadington Books, 2008, non traduit). « Mais, si l'on en parle par le nombre de blogs, de livres, de sites internet, de témoignages consacrés à ce sujet on peut dire sans se tromper que le mouvement est plutôt dans une phase de croissance. » On peut alors consulter le « top 10 » des meilleurs blogs consacrés aux micro-maisons. Des architectes se spécialisent dans la conception

optimale de ces espaces réduits. Il l'ATHA, qui s'efforce de proposer un « référent micro maison » dans chaque Etat, plaidé pour une législation plus accueillante. Car, dans la plupart des Etats, ces logements, ni vraiment maisons selon les standards américains, ni vraiment mobile homes, sont illégaux – sauf à être déclarés comme résidence secondaire. Du coup, les propriétaires ne se font pas forcément connaître ou changent régulièrement de point de chute. Sans statut légal, le développement du mouvement reste confidentiel, estime donc l'association.

Les statistiques officielles indiquent seulement que moins de 1 % des Américains vivent dans des maisons de moins de 90 m² ; ce qui en dit peu sur les micro-maisons dont les dimensions officielles, entre 21 et 37 m², sont bien au-delà. Lors du dernier recensement, la superficie moyenne des maisons achetées par les Américains s'élevait à près de 250 m². Ce qui en dit davantage sur le mode de vie traditionnel dans le pays.

Pour quelles raisons, alors, au pays de l'hyper-consommation, dans un environnement XXI peu propice au minimalisme, une poignée de militants tente-t-elle l'expérience de la décroissance ? Ecologie, philosophie, politique et finance s'entremêlent dans ce tout petit monde. L'aspect financier et le coût du logement dans

certaines régions des Etats-Unis, notamment aux abords des grandes villes, sont mis en avant, notamment parmi les plus jeunes des cotewells. Acheter une micro-maison coûte de 10 000 dollars à plus de 30 000 dollars, si elle est conçue par un architecte et construite sur mesure. Mais, au final, précédemment certains, l'expérience se révèle pas forcément une bonne affaire. L'étrénesse du marché ce permet pas toujours une revente aisée.

ANTISYSTÈME Mais pour Tracey Harris, qui a elle-même expérimenté la vie en micro-maison durant plusieurs semaines, « choisir de vivre dans un petit espace ne veut pas forcément dire que l'on n'a pas les moyens de vivre dans une plus grande maison ». Son étude souligne surtout la volonté de « changer de vie, d'être digne, de réduire son empreinte carbone et sa consommation à tout les niveaux ».

La vie en micro-maisons, pour laquelle l'installation de panneaux solaires et l'autonomie énergétique sont encouragées, diminue logiquement les dépenses en chauffage et en climatisation. De même, les besoins matériels s'effacent devant le manque de place. Cette quête du minimalisme demande une convention psychologique radicale. « Dans nos sociétés de consommation, nous avons été élevés avec l'idée que pour être heureux, il

fallait avoir toujours plus et toujours plus grand. Les tiny houses remettent complètement ce principe en question », explique Tracey Harris.

Aussi ce mouvement s'inscrit-il pour beaucoup dans une dynamique politique, valant une contre-culture dans laquelle la preuve serait faite que l'on est plus heureux avec moins. Nombre d'adeptes des tiny houses partagent d'ailleurs les préoccupations des militants du zéro déchet. Ce dévouement matériel s'accompagne d'une plus grande proximité avec la nature et son environnement. Par ricochet, il tend aussi à se concentrer sur d'autres aspects de la vie, notamment les interactions avec ses proches, témoigne Tracey Harris, qui a mené son expérience de terrain avec son mari et leur fille de 9 ans. « C'est l'heure d'être plus de place pour affecter et apprendre ».

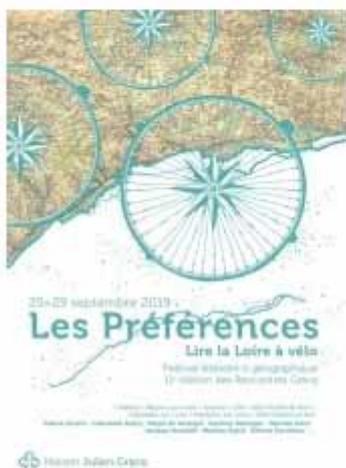
Signe des valeurs contestataires et antisystème que certains lui confèrent, un groupe de Secowepac, une tribu d'Amérindiens du Canada, s'est saisi du concept de micro-maison pour combattre le passage d'un océan sur ses terres. Les « Tiny House Warriors » envisagent d'installer une dizaine de ces petites constructions le long du tracé, comme autant de vigies contre les tentatives d'investissement qu'ils dénoncent. ■

STÉPHANIE LE BARS

Préférences, lire la Loire à vélo

Par Jacques Vauloup le dimanche 15 septembre 2019, 14:45 - *Juste un pas de côté* - Lien permanent

 [une autre orientation](#)  [vélorientation](#)



Du 25 au 29 septembre, la maison Julien Gracq de Saint-Florent-le-vieil, dirigée subtilement par l'écrivain-géographe-dessinateur-cycliste Emmanuel Ruben, organise au fil de l'eau de la Loire, de Nantes à Ancenis, Liré, Ingrandes, Montjean-sur-Loire, Mauves-sur-Loire, les 11^es Rencontres Gracq. Lire la Loire à vélo, en douceur et en profondeur, en compagnie des cyclistes, des écrivains, des écrivains-cyclistes, des amoureux de notre Loire et de

la littérature, sans exclusive, n'est-ce pas une des plus excellentes et délicates manières de ponctuer la reprise en un septembre à l'ambiance encore bien estivale mais où bruissent déjà les sirènes d'un monde meurtri, désorienté ? J'aurai l'occasion, dans quelques jours, de revenir sur cette manifestation si particulière. J'en profite pour mentionner l'irremplaçable revue régionale 303. Depuis plus de trente ans, une revue trimestrielle géographique, historique, patrimoniale, culturelle, qui ouvre le paysage et l'esprit. Notamment, ce numéro sur la Loire et cet autre sur Julien Gracq.

Journées du patrimoine. Que faire à La Roche-sur-Yo environs ?



Le moulin de Rambourg, à Nesmy, propose des visites commentées, à l'occasion des Journées du patrimoine. | ARCHIVES

 Ouest-France

Modifié le 20/09/2019 à 20h05

Publié le 20/09/2019 à 19h43

Visites guidées d'églises, de maisons emblématiques, de sites historiques...
Les Journées du patrimoine ont lieu samedi 21 et dimanche 22 septembre.
Profitez-en !

Médiathèque Benjamin-Rabier

Exposition autour de la Revue *303 recherches, créations* qui fait découvrir la richesse du patrimoine et la création artistique de la région des Pays de la Loire.

Accès libre, samedi, de 10 h à 18 h.

Qui sont les sorciers d'aujourd'hui ?



À lire plus tard



© Pixabay

Si, désormais, les rituels sont plus folkloriques que magiques, les jeteurs de sorts de nos campagnes évoluent encore. Pour le meilleur et pour le pire.

Une lutte ou une recherche béni/male de charbonnière ou bon malin ? Un champ, de mystérieux bouts de tissu noués à des branches ou des fils barbés... Les photos du récent ouvrage de Dominique Camus (*Le Sorcier et le jeteur de sorts en France aujourd'hui*) dévoilent des pratiques que l'on pensait d'un autre âge. Le simple promeneur pourrait se par les remarque au y voir qu'un jeu d'enfant, mais ces objets sont, pour l'ethnologue, autant de preuves d'une pratique de la **sorcellerie**. Ce petit savoir usuel accroché à l'espèce des ruelles ou ce bouquet de fil pendu à un arbre sont liés destinés à protéger les bêtes et les récoltes contre le mauvais œil. À l'heure des livres, on consulte aussi que l'histoire connaît toutes les fontaines miraculeuses, les arbres à sucres et les saubats hantés, du Cabardès à l'Alsace-Vosges. Et depuis quarante ans qu'il arpente l'Alsace de la France, Dominique Camus est même passé de terrains arides des pratiques de **sorcellerie** à l'initié », comme il le laisse entendre entre les lignes.

Dans cette maison, tout a été fracassé sans qu'il y ait eu effraction...

Qu'entend-on par **sorcellerie** à l'heure où le mot évoque plus **Harry Potter** qu'un acte de basal chaos sur la gorge ? C'est « la croyance selon laquelle le malheur inexpliqué est dû à l'intention malicieuse d'individus dotés de pouvoirs surnaturels », écrit brièvement le professeur Fabrice Clément de l'université de Nice-Bièvre, en Suisse, dans un article consacré aux infamantes croyances de la croyance. Quant au sorcier, c'est une personne qui peut « acquiescer à une puissance les objets de toute nature, les végétaux, les minéraux », complète Dominique Camus. Travailler sur la sorcellerie, c'est bien sûr rencontrer tous les acteurs concernés. Il y a ceux qui s'en disent victimes, comme ce journaliste Lorraine, devenu de malheur, qui a eu ses bêtes « se battre et s'entre-dévaler au milieu et j'avais, brisant les conventions et les barrières, pillant les jeunes postures, dans son nombre incommensurable dans la mêlée ». Ou bien cette madame Gaillet, une commerçante aînée, qui a dévoré au jour tous les objets en verre ou céramique brisés : « vitraux des fenêtres, des bibelots, miroirs, ampoules fluorescentes, carrelage de la cuisine... Tout a été passé sans qu'il y ait eu effraction. Et pas qu'une fois ! » LA, le sorcier qui "m" me venait du mal », étrange-t-elle.

C'est comme une règle : les faits qui touchent les gens à se croire envoutés sont soudains, dramatiques et répétitifs. Ce que Dominique Camus (comme « le malheur-sorcier ». Ces événements mettent au péril le domaine, la santé, l'activité professionnelle... Chez les agriculteurs, les bêtes sont atteintes, puis les terres et les hommes. Les machines agricoles tombent en panne sans arrêt. De quoi faire dire aux malheureux propriétaires : « Qu'est-ce qui se passe encore se passer ? » Mais il est aussi question d'argent et d'argent. Et il y a des victimes, il y a des bastards.

Des demandes d'envoûtements

Ceux qui font appel au sorcier pour protéger à un envoûtement veulent retrouver l'être aimé, comme le jeune malade Pablo, délaissé par son amour, ou prendre la place de leur chéri, comme ce couple Tremade, employé de banque. « Déjà amoureux, haine, vengeance, cupidité à l'égard d'une autre personne, tel sont les motivations qui guident les demandes d'envoûtements », rapporte Dominique Camus.

L'ouest de la France ne possède pas le monopole de ces pratiques. On connaît le répertoire du Berry et de l'Auvergne. En Lorraine, l'ethnologue Deborah Kessler-Billhauser, membres du Laboratoire français de sciences sociales de l'université de Lorraine et cadres de santé à l'Institut régional de travail social, s'intéressent aux usages non conventionnels, entre 2005 et 2012, elle a réalisé une enquête de terrain dans le cadre de sa thèse consacrée aux guérisseurs-dévoûteurs contemporains et a pu s'entretenir avec **soixante**. C'est à l'heure de rencontres qu'on l'a croisée vers ceux qui « envoûtent ». L'ethnologue local pour désigner les **sorciers**, dans une région où le mot est tabou et où l'on préfère évoquer de « méchants gens » qui « bloquent », se posent « ou à l'heure de leurs victimes ».

Une clientèle certes désespérée mais pas plus crédule qu'une autre

Contrairement aux clichés véhiculés par les séries télé, sorciers et dévotionnaires rassemblent à nouveau. Tout le monde. Ils sont ouvriers, fonctionnaires, agriculteurs... Bien au-delà des pratiques à la mode, il n'est pas dans qu'ils possèdent. « Si les rituels sociaux des sorciers sont modernes, leur niveau d'attraction l'est également », témoigne Dominique Camus. Un seul sorcier parait avoir pu s'entretenir en Bretagne et a fréquenté l'université. Pea en font leur activité principale. Ils officient dans un décorum affluant : métal, **talismans**, poupées en cire et sigilles, d'autres s'activent dans la cuisine ou le garage de leur pavillon après leurs heures de travail. Une clientèle n'est pas plus crédule qu'une autre, soulignent également les spécialistes. Elle est surtout **désespérée** après avoir épuisé les ressources du vétérinaire, du médecin et parfois de Dieu. « Contrairement aux idées reçues, les clients des sorciers ont une instruction supérieure à la moyenne dans la région : ils ont des diplômes et une population deux fois plus nombreuse à être bacheliers », a constaté Dominique Camus. Et même si certains officiers font, dans leurs pratiques, référence au catholicisme et utilisent des prières, ils n'attendent pas de l'aide de croyants.

Le jeteur de sort est toujours quelqu'un connu de la victime

Pour les scientifiques ayant choisi la sorcellerie comme objet d'étude, l'important n'est pas de savoir si cela fonctionne, ni de la valider, mais « d'essayer d'expliquer cette réalité dans le monde d'aujourd'hui », précise Deborah Kessler-Billhauser. De Paris à Banako, on retrouve ce « fonds culturel commun, présent dans toutes les régions du monde sous différentes formes et qui s'appuie sur l'éternelle lutte du bien contre le mal », ajoute l'ethnologue qui y voit « un système d'explication du malheur et de la maladie [...] Il n'y a pas de frontière entre le réel et la croyance, constate la chercheuse. La sorcellerie fait partie du monde social pour les gens qui consultent le **dévoûteur**. Et c'est une pratique de gestion et de régulation des tensions entre des proches », poursuit-elle. Son enquête a ainsi montré que le jeteur de sort est toujours quelqu'un connu de la victime. Dans ce contexte, le **dévoûteur** joue les intermédiaires et se charge, en levant le mauvais œil, de rétablir la paix sociale. « Bien sûr, sorciers et **guérisseurs** sont à la marge de la médecine et souvent des religions, ajoute l'universitaire. On continue cependant d'avoir recours à eux, non pas systématiquement mais régulièrement, et cela traverse les siècles. » Paradoxalement, et alors que la sorcellerie s'est mise en un filon barattif avec les séries télé, les films et le commerce d'**Halloween**, elle demeure une pratique honteuse, synonyme de secret et de solitude pour ceux qui y recourent. « Les gens qui assistent à mes conférences sur le sujet me remercient, combat Deborah Kessler-Billhauser, ils me disent : "Tufin, on n'est pas pris pour des fous !" »

Liberté, égalité, sorcellerie : l'autre féminisme

Qui l'eut cru ? **Les sorcières** reviennent ! Le 11 novembre 2018, les membres du **Witch Bloc Panama** (witch ou « sorcière » en français) ont organisé un rituel pour mettre fin à « la haine, la peur et le capital », lors du passage de Donald Trump et de Vladimir Poutine à Paris. Anarchiste, anticapitaliste et féministe, l'association américaine WITCH s'est quant à elle donné pour but d'abattre la domination patriarcale et le suprématisme blanc. Ses membres, anonymes, sont parfois épaulés par des célébrités, comme les chanteuses Björk et Lana Del Rey, pour manifester contre le président américain ou jeter un sort sur Brett Kavanaugh, accusé d'agression sexuelle et élu depuis à la Cour suprême des États-Unis. WITCH accompagne aussi le combat de Black Lives Matter (association de défense de la communauté afro-américaine), des personnes LGBT, et défend également l'accès à l'avortement et à la contraception. Dans un pays où la religion conserve une grande place, ces actions sont prises très au sérieux – et au premier degré – par les chrétiens fondamentalistes, les mêmes qui ont échoué à faire interdire la série littéraire Harry Potter et qui ont réagi en organisant des veillées de prières.

« Sorcière » reste une insulte courante

« Tout cela n'est que new age et grand Guignol », accusent certains, quand les autres invoquent la figure d'une femme indépendante et crainte, vivant en relation avec la nature, à même de représenter la défense des droits humains et de l'environnement. Aux États-Unis comme ailleurs, se faire traiter de sorcière reste une **insulte** courante pour celles qui sortent du rang, comme a encore pu le constater Hillary Clinton quand elle s'est présentée à l'élection présidentielle. Les sorcières d'aujourd'hui ne font donc que reprendre le flambeau des militantes des années 1960. En effet, le WITCH américain manifestait déjà à l'époque devant la Bourse de New York en 1968, le jour d'Halloween. En France, Marguerite Duras et Nancy Huston contribuèrent à la revue féministe « Sorcières », publiée de 1979 à 1981 par Xavière Gauthier. Plus tard, en 2015, l'éditrice Isabelle Cambourakis a créé la collection nommée « Sorcières », consacrée aux textes féministes. Ce retour dans la lumière a conduit la journaliste Mona Chollet à montrer comment **les sorcières ont été victimes**, du XVIe au XVIIIe siècle, de chasses qui « ont à la fois traduit et amplifié les préjugés à l'égard des femmes [...], réprimé certains comportements, certaines manières d'être ».

En 2018, c'est rejeter l'héritage misogyne

C'est aussi l'époque où la médecine se structure et jette l'opprobre sur les guérisseuses et les sages femmes. Et gare à celles qui se rebiffent : le bûcher les attend. Se dire sorcière en 2018 c'est donc, pour les **féministes**, rejeter cet héritage culturel misogyne et répressif en faveur « d'un monde qui assurerait le bien-être de l'humanité par un accord avec la nature », conclut Mona Chollet, « un monde où la libre exultation de nos corps et de nos esprits ne seraient plus assimilés à un sabbat infernal ».

Pour aller plus loin

- Enquête sur les sorciers et jeteurs de sorts en France aujourd'hui*, Dominique Camus, éd. Bussière, 2018.
- Revue 303. Croyances populaires et rituels magiques*, n° 134, novembre 2018.
- Sorciers. La Puissance invisible des femmes*, Mona Chollet, éd. La Découverte, 2018.

A lire aussi

- Quelles sont les plantes préférées des sorcières ?*
- Qu'est-ce qui différencie le magicien blanc et le magicien noir ?*
- Pourquoi seuls les femmes étaient accusés de sorcellerie ?*

« S'il vous plaît... dessine-moi (...) »

La géodiversité dans la bande dessinée, quelques repères de la case au récit

"Please... draw me (...)"

Geodiversity in comic books, some guides from the panel to the narrative

Claire Portal

Résumé | Index | Plan | Notes de la rédaction | Texte | Bibliographie | Annexe | Illustrations | Citation | Auteur

Résumés

Français English

Cet article exploratoire vise à étudier les représentations de la géodiversité dans la bande dessinée. Il s'agit d'établir une typologie des formes que prend la géodiversité dessinée et d'identifier ses principales fonctions dans la construction d'un récit « en bande ». Deux approches méthodologiques sont ainsi appliquées à un corpus d'une cinquantaine de références. La première s'appuie sur la notion d'espace-créé, proposé par Champigny (2010). Dans le contexte de cette étude, elle permet de comprendre comment les éléments abiotiques représentés font partie du récit, au-delà du simple décor. Une typologie de la géodiversité dessinée, de la roche au paysage, des formes réalistes aux éléments inventés, est proposée. La seconde approche mobilise la dimension arthrologique : il s'agit de considérer les composants abiotiques comme des éléments d'articulation des vignettes dans le temps et dans l'espace, permettant une narration compréhensible par le lecteur, de la planche au récit (Groensteen, 2011). Nous verrons que la géodiversité dessinée est alors polymorphe et qu'elle constitue plus qu'un décor dans la bande dessinée : par la multiplicité des formes qu'elle prend, elle participe à l'esthétique et à l'ambiance d'une image, d'une planche et d'un récit ; par son intégration dans la narration, qu'elle organise et articule, elle devient indispensable au sens de l'histoire, en devenant même parfois un élément central : il ne s'agit alors plus d'une seule géodiversité générique – une montagne, un caillou – mais de géodiversités plurielles où cette montagne et ce caillou prennent une toute autre dimension.

Entrées d'index

Mots-clés : bande dessinée, géodiversité, roman graphique, espace-créé, arthrologie, représentation

Keywords : comics, geodiversity, graphic novel, created-space, arthrology, representation

Plan

1. Introduction

2. Bande dessinée et géodiversité : bref état de l'art et cadre méthodologique

2.1. La bande dessinée comme support d'analyse

2.2. Créer des mondes : de l'espace-créé à la géodiversité inventée

2.3. Construire le récit ou quand la géodiversité fabrique une narrativité : spatiotopie et arthrologie

3. Sélectionner, classer et définir les géodiversités dessinées : démarche et critères

4. Résultats

4.1. Les géodiversités dessinées : espaces-crées et représentations

4.1.1. De la pierre jetée aux décors paysagers : une géodiversité en mouvement

4.1.2. Entre géodiversité réaliste et géodiversité imaginaire

4.1.3. Focus sur la géodiversité anthropique : des sols aux carrières

4.2. Au-delà du décor : des géodiversités arthrologiques

4.2.1. Des géodiversités multicares

4.2.2. Des géodiversités intericoniques

4.2.3. Des géodiversités introspectives

5. Conclusion

Notes de la rédaction

Article soumis le 12 juillet 2019, reçu sous sa forme révisée le 19 octobre 2019, définitivement accepté le 6 novembre 2019.

L'auteure remercie les deux évaluateurs pour leurs conseils éclairants et leurs propositions pertinentes. Elle remercie aussi les éditions 303 et la Cité Internationale de la Bande Dessinée d'Angoulême pour l'autorisation de reproduction des images.

1. Introduction

- 1 Géographes, géologues et géomorphologues ont toujours entretenu des liens étroits avec la pratique du dessin (Courtot, 2010) et plus spécifiquement avec l'art de représenter les formes de la terre. Les dessins scientifiques illustrent des théories (i.e., *La non-conformité* représentée par Hutton, Jedburgh, Écosse, 1788 ; *Les formes du terrain* de La Noë et de Margerie, 1888), par différentes techniques qui traduisent une volonté de transmettre des connaissances scientifiques (i.e. les écorchés, les blocs-diagrammes) : dans *Méharées* (1937), T. Monod explique l'histoire géologique du Sahara sous forme d'une recette de cuisine illustrée. Encore aujourd'hui, les géomorphologues affichent leurs pratiques variées du dessin (peintures et aquarelles, clair-obscur et estompage, etc.) (Courtot, 2018). Dans tous les cas, ces illustrations géologiques et géomorphologiques s'inscrivent dans des dimensions didactiques et esthétiques (Giusti, 2014 ; Motte, 2017 ; Sellier et Portal, 2018) mais dans une histoire en plan fixe, sans possibilité de tourner autour d'une forme ni de changer le point de vue sur le paysage sauf en réalisant d'autres illustrations, à la manière de P. Cézanne avec la Sainte-Victoire. Dans ce cas, chaque dessin, chaque tableau raconte sa propre histoire sans être connecté à d'autres. En se séquençant d'une image à l'autre, entrecoupée d'espaces –blancs le plus souvent–, les formes du terrain se dessinent aussi « en bande » : elles s'inscrivent à la fois dans la représentation fixe (la case, la vignette) mais aussi dans le mouvement induit par le passage d'une case à l'autre. La bande dessinée raconte une histoire en passant d'une vignette à la suivante, d'une planche à l'autre et dans laquelle la géodiversité prend une place spécifique : elle peut être représentée à la fois comme décor paysager mais aussi comme élément à part entière de la narration.
- 2 Cet article exploratoire propose d'identifier les représentations de cette géodiversité dessinée dans toutes ses dimensions spatiales –de la case à la planche et au récit– et typologiques– de de l'objet géologique au paysage géomorphologique –excluant les éléments qui ne sont pas lithiques (hydrologie, atmosphère) et incluant les pierres, les sols, les reliefs et les formes anthropiques. Le corpus, forcément incomplet, contient une cinquantaine de références. Il privilégie la bande dessinée d'auteurs occidentaux dont les récits amènent le lecteur dans des parties « identifiables » du globe, ou non. Il se concentre en particulier –mais pas uniquement– sur les romans graphiques dont il est difficile de donner une définition tant les productions éditées sous ce terme sont hétéroclites (Groensteen, 2006 ; Smolderen, 2006 ; Eisner, 2019) : le *graphic novel*, adopté aux États-Unis dans les années 1970, paraissait « plus approprié que le *comic book* pour des bandes dessinées sérieuses et de quelque ampleur » (Groensteen, 2006) ; c'est un terme qui « embrasse des œuvres non fictives et de vrais romans ou nouvelles [dessinés] » (Eisner, 2019). Un roman graphique offre une histoire en un seul ou plusieurs volumes où les auteurs sont libres en matière de création graphique (affranchissement des cases et des bulles traditionnellement utilisées, noir et blanc ou couleur, etc.).
- 3 Après un bref état de l'art sur la bande dessinée comme support d'analyse, le cadre méthodologique est présenté. Il mobilise deux démarches développées au cours de recherches menées sur la bande dessinée : la première convoque la notion d'espace-créé que Champigny (2010) définit comme « un monde inventé par la bande dessinée, forcément imaginaire, sans pour autant être déconnecté du réel ». Entre formes réalistes et totalement fictives, nous verrons que la géodiversité prend des aspects multiples dont les différentes représentations sont inventoriées. Le second principe s'appuie sur le concept d'arthrologie défini *stricto sensu* par Groensteen (2011) comme la science des articulations. Les composants abiotiques sont alors considérés comme des éléments d'articulation des vignettes dans le temps et dans l'espace, permettant une narration compréhensible par le lecteur. Dans ce contexte, ils obéissent finalement à des critères aussi bien visuels que narratifs. Ainsi, si cette étude focalise son attention sur les représentations dessinées de la géodiversité, certains éléments textuels viendront illustrer ponctuellement le propos. En devenant un sujet cognitif, la géodiversité représentée constitue alors bien plus qu'un simple décor dans l'univers de la bande dessinée ; par son intégration dans la narration, elle devient aussi indispensable à la cohérence du récit, devenant même parfois un personnage, sur le modèle du « rocher qui parle » : il ne s'agit alors plus d'une seule géodiversité générique regroupant différentes formes représentées mais de géodiversités plurielles reflétant plusieursceptions.

2. Bande dessinée et géodiversité : bref état de l'art et cadre méthodologique

2.1. La bande dessinée comme support d'analyse

- 4 Longtemps considérée comme un « objet culturel non identifié » (Groensteen, 2006), la bande dessinée constitue depuis les années 1970 un support d'analyse des sociétés contemporaines (Ory, 2013) : en kiosque, elle fait régulièrement la une d'une presse généraliste pointue (*i.e.*, les magazines *Philosophie magazine* « Spécial bande dessinée : la vie a-t-elle un sens », 2012 ; *Historia* « Tintin et la mer », 2014 ; 303, « Bandes dessinées » (fig. 1) ; *Géohistoire*, « Lucky Luke et la conquête de l'Ouest », 2018) ; dans l'enseignement secondaire, elle est mobilisée comme outil pédagogique (Vandermeulen, 2017). À l'université, si le sémiologue P. Fresnault-Deruelle avait déjà posé les premières pierres de l'étude de la bande dessinée (1972), les écrivains Peeters (2003), Morgan (2003) et l'historien Groensteen (2011) en ont décortiqué les procédés narratifs ; l'historienne de la littérature Baron-Carvais (2007) y consacre un ouvrage généraliste et didactique et la Bibliothèque nationale de France, deux expositions (Groensteen, 2000 ; Alexandre-Bidon, 2013) ; enfin, le scénariste et essayiste Smolderen s'intéresse aux différentes *Naissances de la bande dessinée* (2009). Plusieurs disciplines, l'histoire et la géographie en particulier, se sont récemment emparées de cet art comme corpus d'étude, révélateurs de représentations sociales et spatiales : la ville, l'architecture et la bande dessinée s'entremêlent (Thévenet et al., 2010 ; Landot et Tratnjek, 2014), l'histoire du XX^e siècle est revisitée par J. Tardi et D. Vandermeulen pour la Grande Guerre, par P. Collin et S. Goethals pour la Seconde Guerre Mondiale et par H. Pratt pour l'entre-deux-guerres (Ory, 2013) ; le récit de voyage dessiné devient aussi un objet littéraire (Vrydaghs, 2010).

Fig. 1 – Illustration réalisée par Brūno pour la couverture du n° 144 « Bandes dessinées » de la revue 303 arts, recherches, créations, Collectif, 2016.

Fig. 1 – Cover front by Brūno for the n°144 "Bandes dessinées" of the Pays de la Loire regional journal (France) 303. Arts, recherches, créations (Collectif, 2016).



Agrandir  Original (jpeg, 224k) 

© Éditions 303 - Brūno.

- 5 En géographie, la bande dessinée constitue un objet mobilisé par des chercheurs pour comprendre les représentations spatiales (Dittmer, 2014), cartographiques (Peterle, 2017 ; Veschambre, 2017 ; Moore et al., 2018), selon des thématiques larges, *i.e.*, l'Égypte (Groensteen, 1998), ciblées par auteurs ou personnages ; *i.e.*, Tintin (Justens et Préaux, 2011 ; Mérand, 2015 ; Arnould et al., 2018), ou par entrées géographiques comme les paysages sous-marins (Le Dû-Blayo, 2014). Plus largement, l'espace et le temps dans la bande dessinée deviennent des sujets d'étude à part entière (Champigny, 2010) ; en 1992, J.-F. Douvry et C. Serrière composent un atlas des pays imaginaires de la bande dessinée ; en 2013, S. Dardaillon et C. Meunier étudient la série autobiographique *Paul* de M. Rabagliati sous différents angles spatio-temporels, s'essayant à la cartographie des espaces montréalais évoqués dans l'ouvrage ; Dittmer et Latham (2015) consacrent leur étude au temps et à l'espace du récit graphique *The Rut*, de l'illustrateur Dave McKean mis en scène lors d'une exposition à Londres en 2010. Dans ce contexte de productions et de recherches diversifiées, la géodiversité reste encore peu étudiée pour elle-même, hormis les travaux précurseurs de Goyallon et al. (1996) (série didactique *Les observateurs de la Terre* éditée par le BRGM, annexe 1) et de Gomez (2014) sur l'intérêt de l'utilisation de la bande dessinée pour l'enseignement de la géographie physique à l'université. La bande dessinée donne pourtant à voir, à lire et à étudier une représentation de mondes dans lesquels la géodiversité prend des aspects polymorphes.